

MÉMOIRE DE LICENCE

LE CLOWN ACTIVISME

UN MILITANTISME PACIFISTE

Camille MORVILLIERS
Licence 3 Sciences Sociales mention Ethnologie



*Les clowns activistes en action durant les affrontements contre le barrage de Sivens (terrain exploratoire)
le 25 octobre (Source : Share to change, B. SOUBRA) [2014]*

Directeur de recherches : Denis MONNERIE

[2015]

REMERCIEMENTS

Je remercie mon directeur de recherches, Denis Monnerie,
L'Université de Strasbourg,
particulièrement l'Institut d'Ethnologie
et toute son équipe enseignante.

Un grand merci à tou.te.s les militant.e.s et les clowns qui m'ont accueillie,
fait découvrir leur monde et soutenue tout au long de l'année.
A Charlie, Bibou, Simon, Melchior, Mika, Dahue, Welga, Vincent, Philippe,
Maud, Sans Dec', Pablo, Roulie, Léonie, Seb, Valentine, Taz, Emilie,
Yakaro, Moustik, Baptiste et tou.te.s les autres... des bisous !

A Pierre, Tom et Kevin, en souvenir du Testet.

Une attention spéciale à celles et ceux qui y ont participé activement,
notamment à travers des entretiens,
j'espère que ce mémoire vous fera honneur.

Merci aussi à ma mère et à mes proches
pour leurs encouragements et leurs relectures.

Tout mon soutien à Manon et Catherine pour leur procès.

SOMMAIRE

Introduction	1
Méthodologie et contextualisation	3
1-Méthodologie	3
2-Problématique	9
3-Chronologie	11
4-Auto-analyse	13
Présentation des clowns <i>Costume, humour et typologie</i>	14
1-Ethnographie : costume et nez rouge	14
2-Humour	18
3-Typologie des clowns	19
4-Organisation du réseau	21
Rituel de naissance des clowns	27
1-Description ethnographique d'après observations et entretiens	27
2-Critères de définition d'un rituel	32
3-Classification	35
Du politique <i>Démocratie et anarchie en ethnologie</i>	38
1-L'organisation politique des Nuer aux activistes	38
2-La société contre l'État : pouvoir et anarchie	40
3-ZAD : Zone d'Alternative Démocratique ?	45
4-Chez les clowns activistes	50
Autres acteurs <i>Relations avec les non-clowns</i>	52
1-Sphère militante	52
2-Les forces de l'ordre	54
3-Médias	55
4-Justice	59
Les manifestations <i>Description et analyse</i>	60
1-Observations ethnographiques linéaires	60
2-Morphologie du cortège	62
3-Les clowns activistes en manifestation	64
Non-violence ? <i>Valeurs du clown et situations de violence</i>	66
1-Les valeurs principales du clown activisme	66
2-Violence et non-violence, en théorie	68
3-Sur le terrain	71
4-Le clivage	74
5-L'entente possible	75
Conclusion	76
Bibliographie et filmographie	79
Annexes	

INTRODUCTION



Il m'a semblé évident d'ouvrir ce mémoire par le logo de la CIRCA, *Clandestine Insurgent Rebel Clown Army*¹, version britannique qui a traversé la Manche pour former l'armée des clowns activistes, appelée souvent « CIRCA fRance » ou « Art-Nez ». Les nez rouges raffolent de jeux de mots (vous le constaterez bien vite), ainsi que de ce petit clown rose et militaire à l'air sympathique, symbole de leur mode d'action.

En effet, ils usent du « pouvoir du clown » pour pacifier les revendications politiques, en manifestations ou lors d'actions directes, en cherchant à toucher l'humain sensible au plus profond des personnes qu'ils rencontrent. « L'humour comme arme et l'amour comme bouclier » est une devise qui en résume l'essentiel.

Cela a pour moi été un sujet riche et passionnant, encore très peu traité par les sciences sociales, sur lequel il y a beaucoup à dire. A tel point que j'ai dû réduire mes écrits de moitié pour entrer dans les attentes d'une mémoire de Licence. Tout n'y est donc pas abordé, j'ai choisi de me restreindre aux principales thématiques qui motivaient mes problématiques de départ : une découverte du clown activisme et une étude de ses modes d'organisation, intrinsèquement reliés à ses valeurs fondamentales et aux groupes sociaux qu'il côtoie.

Tout d'abord, je vais commencer par vous présenter ma méthodologie ainsi que ma problématique détaillée, afin que vous cerniez mon cheminement. Ensuite, une présentation du monde des clowns, avec leurs principaux points de repères et le développement de leur rituel d'intégration permettront une découverte de leur fonctionnement. Celui-ci sera décortiqué, en lien avec le mode d'organisation des zadistes, de même que leur lien avec les autres acteurs de la « lutte ». Enfin, nous nous attacherons à développer les situations pratiques, comme les manifestations, et surtout les valeurs qui y prennent vie : celle des clowns, profondément pacifistes,

1 Traduction : l'armée clandestine des clowns rebelles et insurgé.e.s

confrontées à l'usage fréquent de la violence.

Le discours suivant, extrait d'un entretien avec le Capitaine Caverne, est assez emblématique de la philosophie d'action des clowns activistes, qui m'a suffisamment touchée pour en avoir fait mon sujet de mémoire de Licence :

« J'aime vraiment, vraiment, aller au contact des forces du désordre et essayer de toucher l'humain, c'est-à-dire que je suis heureux quand je vois sourire ou rire un CRS. J'ai réussi à en faire pleurer, à faire pleurer un GM, et ça... c'est un moment... d'une émotion... extraordinaire [les larmes aux yeux et la voix qui tremble un peu]. Je pensais pas que c'était possible. [rire] Alors bien évidemment, beaucoup sont violents, en tout cas sont fermés, verrouillés, embrigadés, mais en tout cas, si t'arrives à en toucher ne serait-ce qu'un seul, c'est chouette ! Et puis on se rend compte qu'on en touche plus qu'un seul, on en touche un paquet. Ça donne de l'espoir. En tout cas il faut pas laisser robotiser la police, parce que les robots n'ont pas peur de ce qu'ils font, n'ont aucune émotion, ils répondent à un programme... Et il faut pas les laisser robotiser ça, il faut que ça reste des êtres humains les policiers. Je les aime pas toujours beaucoup, je parlais d'amour universel mais j'aime pas beaucoup les missions qu'ils ont [rire]. Mais c'est des êtres humains, donc il y a de l'espoir. »

En espérant que cela aura piqué votre curiosité d'humain également, je vous souhaite une bonne lecture, critique et enrichissante.

MÉTHODOLOGIE ET CONTEXTUALISATION

1 - Méthodologie

Le terrain

J'ai choisi de travailler en ethnologie sur les clowns activistes français, élargis aux étrangers présents en France. Ce n'est pas un sujet lointain comme certains l'attendent pour de l'ethnologie, mais c'est un sujet qui a son lot d'exotisme. C'est surtout un groupe restreint, à l'écart des codes sociaux, qui se repère facilement quand il est en action en tant que tel, que j'ai choisi d'observer et d'interroger.

Mes rares expériences personnelles de clown activisme m'ont permis de rentrer dans le réseau, qui mise sur la confiance, la bienveillance, la parole, et la solidarité. C'est pour moi un avantage, car il me suffit d'être sincère pour y être intégrée, et lors de mes entretiens exploratoires, je n'ai rencontré aucune difficulté, les personnes contactées se sont montrées coopératives, sinon intéressées voir enthousiastes. Le réseau et le bouche à oreille fonctionnent très bien, et depuis que je parle de mon sujet d'enquête, de nouveaux contacts et des références m'ont été donnés sans même que je les demande. Cela s'est confirmé lors de mon terrain préparatoire, je suis acceptée en tant que clown et en tant que chercheuse, souvent même encouragée et soutenue pour mon enquête, qui intéresse certaines personnes, peut-être par envie de partager ce mouvement encore méconnu du grand public.

Le sujet, les questionnements de départ

Les valeurs défendues par les clowns activistes et le choix de ce mode d'action sont le thème central de mes réflexions. Leur fonctionnement peut être lié à ces valeurs et aux objectifs qu'ils poursuivent, je m'y pencherai donc, ainsi que sur les techniques du corps, comprenant les costumes, pour les mêmes raisons. Le réseau étant une notion importante en militantisme, je m'interroge sur la place du clown dans le système militant, s'il en est un.

J'aborde ce terrain sous l'angle de la non-violence, qui sera mon point de focale, le sujet pouvant s'avérer vaste et complexe. Tout en explorant l'univers des clowns activistes et des militants pour en appréhender l'ensemble des faits et des enjeux, je me recentrerai sur la non-violence si le besoin s'en fait sentir, pour ne pas me perdre dans trop de complexité.

Le choix du développement sur les ZAD

Je ne sais pas si la majorité des clowns activistes de France sont à rapprocher des zadistes, cependant le groupe que je côtoie est très attaché à cette cause. L'expérience particulièrement forte de mon terrain exploratoire au Testet (le lieu de lutte contre le barrage de Sivens), les liens que j'y ai créés, m'ont amenée à me pencher sur ce mode d'action. De surcroît, les événements qui s'y sont déroulés, notamment la mort de Rémi Fraisse et le commencement d'un mouvement national de contestation contre la répression policière ont donné une importance majeure aux ZAD, dans les médias comme à travers le réseau militant.

La semaine suivante, lors de manifestations liées à cela, des clowns ont été arrêtés, un condamné en comparution immédiate, deux autres tabassées par la police et dont le jugement a été repoussé en juin. Cette étincelle a mis le feu aux poudres du Clownistan (réseau français de clowns activistes), qui a semblé bouillonner tout à coup et s'est mobilisé activement et massivement le week-end du 08 au 11 novembre à Tours, ma deuxième phase de terrain. Ce qui ne devait être qu'une préparation d'action pour la « Marche au Poireaux » clownesque contre la « Marche aux Flambeaux » de l'extrême-droite locale (aucune des deux n'a eu lieu), s'est transformé en quatre jours de réorganisation et réactivation du réseau, qui s'est doté de nouveaux outils de communication interne et externe, puis a lancé des projets et des appels.

De plus, ce que j'ai observé et lu à propos des ZAD m'amène à penser que les idéaux en terme de gouvernance y sont les mêmes que chez les clowns, et que certains moyens similaires sont mis en œuvre.

Posture : observation participante²

J'aborde ce terrain en tant que participante et observatrice, les deux rôles changeant d'importance selon les situations. Il me paraît crucial de pratiquer, dans la mesure où le clown travaille beaucoup sur les émotions, afin d'avoir une compréhension de ce qui peut se passer chez les personnes, tout en comparant bien sûr ma description avec celles des autres.

Il m'est arrivé sur mon terrain exploratoire à Sivens d'être obligée d'endosser le rôle de clown pour pouvoir les suivre, surtout lors des affrontements, moments dans lesquels il est délicat voir impossible d'être neutre au milieu des participants. En effet, la situation est dangereuse (comme le démontre la liste des blessures, et la mort de Rémi Fraisse) et, même si les clowns comprendraient ma position parce qu'ils sont au courant de mes recherches, ce ne serait pas le cas des autres acteurs.

D'une part, une personne lambda qui se promènerait au milieu de la zone de combat serait

² Un tableau chronologique de mes terrains et une carte s'y référant sont présentés en annexes, sur le poster.

interpellée fréquemment, surtout moi ne sachant pas comment cela fonctionne, comment les manifestants s'organisent dans cette situation, je risquerais de gêner. Je ne pense pas qu'avouer à certaines personnes le sujet de mes recherches apaise la situation, lorsque l'on voit la méfiance qu'ils développent envers les médias.

D'autre part, les gaz et la fumée sont tels qu'il est très difficile de respirer (j'ai eu la gorge et les poumons irrités pendant plusieurs jours), et il est par conséquent tentant de se couvrir la bouche et le nez afin de filtrer un peu l'air. Mais les forces de l'ordre assimilent un visage couvert (surtout sans nez rouge) à une violence en soi, et à une intention de faire preuve de violence physique. Le risque est de ce fait grand d'être visé(e) délibérément ou tout au moins d'être blessé(e) accidentellement.

Il existe une façon de participer et d'observer à la fois, dans le rôle des « porte-parole », appelés « Renseignements Généreux » ou « anges gardiens » par les clowns, qui ont suivi les entraînements, les réunions de préparation de l'action, mais qui ne chausseront pas leur nez lors de l'action. Je voudrais endosser ce rôle au moins une fois, il me semble très pratique pour mon étude, et également pour comprendre de l'intérieur cette fonction, qui fait partie du fonctionnement du clown activisme.

Lorsque cela est possible, j'essaie de varier mes techniques d'observation et mon rapport au terrain. Le groupe étant petit et mon approche franche, tous connaissent le sujet de mon mémoire, je ne peux donc être incognito. Mais quand cela est possible, j'observe depuis l'extérieur le déroulé d'ateliers ou d'actions (surtout celles qui sont calmes et fixes dans l'espace, rendant aisée la prise de notes).

Lors du week-end de réorganisation du réseau à Tours, je me suis impliquée dans les débats, et me suis portée volontaire pour faire partie du secrétariat du Clownistan : je me rends utile (ce qui est bon pour ma conscience personnelle et pour ma place au sein du groupe) et j'ai un accès libre à toutes les informations, aux mails, contacts et événements, qui sont des données très importantes pour ma recherche.

Charlie m'a par la suite donné les codes d'accès au Seacloud (plateforme de stockage libre, alternative à Dropbox par exemple), en lien avec le secrétariat car il contient des documents de travail. Puis, surtout pour ma curiosité et me rendre service, il m'a de même donné l'accès total aux parties privées de stockage de documents et au wiki.

Les données y sont très riches et importantes, notamment sur ce qui a été précédemment fait

(compte-rendus de réunions et d'actions), un clownictionnaire, et bien d'autres choses que je n'ai pas eu le temps d'explorer.

Pour « mériter » tout cela, je dois rendre au groupe ce qu'il me donne, à la fois dans un mémoire sincère, respectueux et pertinent, et dans mon engagement quotidien auprès du groupe, c'est-à-dire tenir mon rôle de secrétaire (en collaboration avec d'autres clowns) et ne pas diffuser les informations qui doivent rester confidentielles. Pour cela, je ferai lire par une ou plusieurs personnes tous mes écrits avant de les rendre publics.

Ces codes offerts sont des preuves de confiance inestimables (au moins de la part de certains individus), mon intégration totale dans le réseau, ce qui est une bonne chose pour mes travaux ethnologiques, mais qui pose la question de la distance, du point de vue méthodologique.

Mes observations sont complétées par des entretiens individuels portant sur tous ces thèmes, afin d'avoir des points de vue différents pour étayer mon analyse.³ Les citations qui en sont tirées ont été données dans un but informatif lors d'une discussion, et ne sont en aucun cas assénées comme des vérités absolues et immuables. Elles n'expriment que le point de vue de l'enquêtée à ce moment-là.

Prise de distance

Comment prendre de la distance avec ce groupe, très ouvert et inclusif, qui m'intègre, et qui fonctionne sur la confiance mutuelle, la proximité relationnelle et émotionnelle ? Ce que l'on y vit est fort, nous touche profondément, moi autant que les autres dans les moments où je participe pleinement, avant de m'isoler pour prendre des notes.

Ce carnet de notes me semble être une première distance par rapport au groupe : dans les moments informels, où j'aurais envie de me détendre avec les autres, je signale que j'écris, je sors ou me place dans un coin éloigné, me replie sur moi-même et sur mon stylo. Cela marque avec le reste du groupe un décalage qui se ressent, et qui est moins présent lorsque je participe aux ateliers ou aux activités informelles sans mon carnet. Je crois que ce sont deux positions que j'adopte alternativement, intégrée et extérieure, clown et chercheuse, qui se matérialisent dans le temps et l'espace, par mes attitudes. Cela a été compris, très vite plus personne n'est venu essayer d'engager la discussion quand je rédige mes observations à l'écart, mon besoin de distance est respecté jusqu'à ce que je revienne de moi-même, et je suis alors aussitôt réintégrée dans les activités.

Comme la chronologie de mes terrains le montre, je n'ai pas participé à des activités avec des clowns activistes depuis février, n'étant en contact avec eux que de manière informelle et lors

3 Mon guide d'entretien est présenté en annexe numéro 1, page 1.

d'entretiens semi-directifs pendant la dernière phase de rédaction de mon mémoire, ce qui m'a permis de prendre du recul.

Engagement politique : « une heure de peine »

Mon sujet de recherche est clairement politique, et il est évident que je partage souvent le point de vue des personnes de mon terrain, et je m'efforce de rechercher l'objectivité scientifique. Je me base sur les propos de deux grands sociologues pour me permettre de me servir de cette scientificité à des fins engagées.

« Nous estimerions que nos recherches ne méritent pas une heure de peine si elles devaient avoir qu'un intérêt spéculatif. Si nous séparons avec soin les problèmes théoriques de problèmes pratiques, ce n'est pas pour négliger ces derniers : c'est au contraire, pour nous mettre en état de mieux les résoudre. (...) Seulement, nous ne nous élèverons à cet idéal qu'après avoir observé le réel, et nous l'en dégagerons ; mais est-ce possible de procéder autrement ? Même les idéalistes les plus intempérants ne peuvent pas suivre une autre méthode, car l'idéal ne repose sur rien s'il ne tient pas par ses racines la réalité. » Emile Durkheim⁴.

« La sociologie ne mériterait peut-être pas une heure de peine si elle avait pour fin seulement de découvrir les ficelles qui font mouvoir les individus qu'elle observe, si elle oubliait qu'elle a affaire à des hommes lors même que ceux-ci, à la façon des marionnettes, jouent un jeu dont ils ignorent les règles, bref, si elle ne se donnait pas pour tâche de restituer à ces hommes le sens de leurs actes. » Pierre Bourdieu⁵.

Il me faut avouer ma sympathie pour ces mouvements alternatifs, auxquels j'ai pris part à travers le milieu associatif avant de commencer mon mémoire (ce qui a grandement influencé le choix de mon sujet). La recherche de scientificité me demande de m'écarter momentanément de mon point de vue militant afin d'analyser avec un regard le plus neutre possible : pour cela, j'ai étudié des articles de presse critiquant les mouvements écologistes que j'étudie, et des textes défendant l'usage de la violence en manifestation. Je n'ai pas eu le temps d'approfondir cela dans ce mémoire, et souhaiterais creuser davantage à l'avenir. J'aurais aimé aussi de me renseigner sur les forces de l'ordre. Il serait intéressant de compléter ces textes de presse et internet par des entretiens (ce que j'espérais faire également, sans en avoir eu l'occasion, avec d'autres types de clowns que les

4 Emile Durkheim « *De la division du travail social* » 1893, Felix Acan, Paris

5 Pierre Bourdieu « Célibat et condition paysanne », in « *Etudes rurales* », p 109

activistes : clowns à l'hôpital, l'association Clowns Sans Frontières, clowns professionnels de rue, de cirque, dans le monde du spectacle, et le phénomène récent des clowns effrayants). Je souhaite accompagner cela de la lecture d'ouvrages scientifiques sur d'autres luttes semblables, comme celle du Larzac, lors de l'approfondissement pour la suite, manquant de temps cette année.

La multiplicité des points de vue est pour moi la meilleure approche de l'objectivité que l'on puisse avoir, puisqu'il est impossible d'être soi-même entièrement objectif. Le caractère fortement politique et engagé des événements sur lesquels je travaille ajoute une difficulté à cela et mobilise fortement ma subjectivité.

Langage

Les clowns utilisent un « vocabulaire indigène », que je reprendrai dans ma rédaction. Ces mots sont définis dans le glossaire. Ils apprécient les jeux de mots et les néologismes, l'utilisation spéciale de certains termes et déformations du langage, créant par exemple des verbes à partir de noms propres, un peu comme le font les langues anglo-saxonnes, de type « clownner ».

Il est un autre aspect rédactionnel que je veux justifier ici. Le groupe que j'étudie milite pour l'égalité des genres, en accord avec mes propres opinions. Cela peut passer par le langage, et je choisis ici d'user des codes qui ont été développés, vulgarisés et diffusés par des mouvements tels que celui des Indigné.e.s. Le principe consiste à accorder à la fois au masculin et au féminin les mots qui font référence aux deux sexes, l'un ne prenant pas le dessus sur l'autre.

Le langage change-t-il les idées et pratiques ou est-ce l'inverse ? Sont-ils en interaction ? Qu'importe, au fond ? Je refuse de cautionner la domination masculine par mon usage des mots et de la langue française. Celle-ci doit s'adapter à notre époque et aux phénomènes sociaux. Car, si je respecte le fait que les règles classiques ont été décidées dans un contexte différent par des hommes qui les pensaient justifiées, mon avis diverge, et je prends le parti d'aller dans le sens de mes convictions en écrivant ici.

Il ne s'agit pas, comme certains le raillent en exagérant cette pratique, de changer le genre des noms communs ni d'accorder les adjectifs qui s'y rapportent aux deux genres. Il s'agit de respecter le fait que femmes et hommes partagent certaines caractéristiques et de montrer cette unité quand elle a lieu.

On pourrait ainsi écrire : « un(e) militant(e) », forme qui commence à se démocratiser, lorsque le sexe de la personne désignée est indéterminé par ignorance ou délibérément, pour ne pas créer de confusion au sujet de qui l'on parle (femme, homme, ou les deux indifféremment?). Je préférerais la forme suivante : « un.e militant.e », qui me paraît moins alourdir le texte, surtout pour

les pluriels : « des militant.e.s » (plutôt que « des militant(e)s » ou « des militants(tes) »). Ceci à cause la surcharge de parenthèses dans certains types de phrases que vous voyez ici. Dans la même logique d'attention portée au langage, je préfère utiliser le terme « humain » ou « être humain » quand le genre est indéterminé ou que mon propos se rapporte à l'ensemble de l'humanité, réservant le mot « homme » aux êtres humains de sexe masculin.

2 - Problématique

Quelles valeurs sont portées par le clown activisme, et comment cela se retrouve-t-il dans ses modes de fonctionnement, ses actions et ses discours ? Comment utilise-il la non-violence pour s'engager et militer ?

Hypothèses

Il est probable que chacun.e, en tant que personne, ait des opinions différentes sur ce qu'est le clown activisme, sur les valeurs qu'il défend, sur ses choix, et sur son mode d'action, comme je l'ai vu après quelques entretiens sur les techniques du corps en manifestation. C'est pourquoi mon hypothèse et mon sujet portent sur « le clown activisme » et pas « les clowns activistes » : ma démarche est de rassembler les différences en un groupe si possible cohérent, en une « convergence » des particularités (sans toutefois les gommer).

J'ai compris lors de mon exploration que les clowns défendaient la non-violence. Est-ce le cas, dans leurs discours et dans leurs actes ? Comment définissent-ils la non-violence ? Se revendiquent-ils comme pacifistes ? Est-ce la mise en œuvre de la recherche d'un idéal ? Et si oui, selon quelles modalités ? Cet idéal est-il commun à tous les clowns ?

Quelles sont les autres valeurs défendues par les clowns ?

Dans quelles causes s'engagent-ils ? L'histoire du rire de contestation montre que l'humour utilisé pour des revendications politiques vise le pouvoir en place. Quels sont les exemples actuels de causes pour lesquelles militent ces clowns ? Forment-elles un ensemble logique, quels sont leurs points communs et leurs divergences ? Certains clowns peuvent être plus sensibles à certains sujets que d'autres, et l'on peut supposer qu'ils choisissent des lieux ou thèmes de lutte : sur quels critères ?

Quel sont leurs modes de fonctionnement privilégiés ? Déroulé des opérations, organisation interne et avec le reste de la « sphère militante », hiérarchisation des rôles et des tâches (ou son absence), modes de communication... Sont-ils influencés par les valeurs prônées ?

Les codes et valeurs communs laissent présager qu'un sentiment d'appartenance lie le groupe des clowns activistes. Quels sont leurs critères d'identification ? Se reconnaissent-ils par des objets matériels, des comportements, un réseau de connaissances, un objectif ?

Que se passe-t-il pour les personnes lorsqu'elles sortent de leur personnage de clown ? S'engagent-elles au quotidien ? Mènent-elles d'autres actions sans leur nez rouge ?

Quelles sont la place et la fonction des clowns dans la sphère militante ?

Il me plairait l'an prochain de me pencher sur leur communication visuelle, leurs productions artistiques, et leur impact accompagné de celui de leurs actions sur le reste de la sphère militante, sur leurs opposants, et sur les passants, les citoyens « lambda ». Comment leur message est-il perçu ? Sont-ils méconnus ? Il me paraît important de sonder leur visibilité face au grand public et la façon dont ils sont perçus, pour connaître l'impact de leurs actions et de leurs revendications.

La dichotomie « système dominant / résistance populaire » se retrouve-t-elle dans le discours des clowns ? Est-elle généralisable ? Il est assez aisé de classer dans ce paradigme les résistances et engagements qui se revendiquent comme tels, mais qu'en est-il des autres ?

Peut-on définir une catégorie et y classer des cultures, des personnes, des groupes sociaux, des pratiques, sans que ce soit leur perception ? Les sciences sociales classent des sociétés comme « primitives », « animistes », ou selon des types de parenté par exemple, sans qu'elles ne se pensent ainsi....

Dans notre cas, il me semble important de s'intéresser aux actes, à leurs conséquences et leur place dans le système dominant, leur lien avec d'autres actions alternatives, et les valeurs qui y sont placées par les acteurs (ou individus, groupes, agents ?).



« Homme violent », un manifestant assis devant les forces de l'ordre, forêt de Sivens, le 24 octobre (Crédit photo : Share to change, B. SOUBRA) [2014]

3 – Chronologie : Événements principaux d'une année pour les clowns activistes

2009 - Strasbourg Sommet de l'OTAN

Année 2013 : Prophétie des clowns pour le 14/07/14 (bouches-à-oreilles) : Appel qui a lancé la création de nouvelles brigades ; stages de déformation ; COP19 à Varsovie ; neuf jours de rassemblement à Notre-Dame-des-Landes...

22 février 2014 – Nantes Grande manifestation contre l'aéroport.

24-25 Mai – Montpellier, L'Utopia 01 – Week-end de déformation.

Entrée dans le monde du clown activisme.⁶

05 – 06 juillet – ZAD NDDL Manifestizad : rassemblement « Convergence », avec réunion de clowns activistes, intervention lors d'un meeting politique, préparation de l'action du 14 juillet.

Rencontre des membres actifs du réseau.

14 Juillet – Champs Élysée Invasion de la Nation.

Septembre – ZAD du Testet Ré-investissement des lieux par les zadistes.

Octobre – France Scandale des clowns effrayants, qui n'ont rien à voir avec mes enquêtes et discréditent leur démarche

11 Octobre – Strasbourg Manifestation anti-TAFTA (suivie d'entretiens)

Étude sur les techniques du corps en manifestation. Comparaison en l'absence de clowns.

Octobre – ZAD du Testet Des membres du Clownistan soutiennent les zadistes face à la répression policière ; aide aux blocages lycéens à Gaillac.

Stage clown analyste et clown social avec Philippe, intervention dans des conférences.

25-26 Octobre – ZAD du Testet Rassemblement festif d'ampleur nationale : Ambrazad du Clownistan, actions clownesques au cœur du festival, tentatives de calmer les affrontements.

Mort de Rémi Fraisse.

Accueil au sein du réseau en tant que clown activiste et ethnologue. Premier terrain officiel. Liens créés. Invitation à quatre jours de rassemblement à Tours.

26 Octobre – Gaillac Manifestation en hommage à Rémi Fraisse : pacification de la place par des jeux.

27 octobre - Albi Manifestation : clowns éparpillés.

Arrestation par la BAC et tabassage de deux clowns, Manon et Catherine, suite à une charge des CRS (actuellement en attente de leur procès pour violence envers agent).

Déclenche l'envie de « déclarer la Gaie-guerre à la Rance » : « il faut répliquer face au kidnapping de deux agents du Clownistan ».

⁶ En italique : ce que j'y ai vécu sur le terrain, l'impact sur mon mémoire.

1er novembre – Toulouse Manifestation contre les violences policières et en hommage à Rémi Fraisse : Arrestation de Charlie. Forte réaction du réseau clown dans les jours suivants, s'en suit la « déclaration de la Gaie-guerre à la France ».

03 novembre – Toulouse Procès de Charlie en comparution immédiate. Chefs d'accusations : refus de prélèvement analogique, de photos et d'ADN, outrage, violence sur policier avec arme (caillou) ayant retiré moins de 8 jours d'incapacité de travail. Peines : six mois d'emprisonnement dont quatre avec sursis, sans mandat de dépôt, avec cinq ans de mise à l'épreuve ; 300€ de dommages et intérêts à chacun des deux policiers, et 1200€ de frais d'avocats des policiers.

08 au 11 novembre – Tours - CEMEA et collocation privée Réunion inter-brigades : déclaration de gaie-guerre, vidéo de l'hymne des clowns, création du Gouverne-vrai clownistaniais. Nouvelle ampleur du mouvement, ré-organisation du réseau, liens nationaux renforcés. Nouvel essor vers l'alliance du Clownistan et de l'Art-Nez.

Intégration accrue au réseau, prise en charge du rôle de secrétaire temporaire-permanente, accès à la boîte mail, Seacloud, etc...

29-30 novembre – Strasbourg – Maison Mimir Déformation clown activisme

20-21 Décembre – Paris – Hangar 21 Soirées de découverte du clown activisme

07 janvier – Rennes Procès des Kamyapoil : action de soutien des clowns activistes, défilé en fourrure par-dessus des vêtements couleur peau.

17-18 janvier – Strasbourg – CEMEA Déformation clown activisme

24-25 janvier – Paris Déformation de nez-formateurs

Statut d'ethnologue, très peu de participation, observation et prise de notes sur la forme et le contenu des ateliers

11 février – Toulouse – Cour d'appel Procès en appel de Charlie mêmes accusations et mêmes peines (rendu de justice le 1er avril)

23-24 février – Montpellier – L'Uttopia 02 Stage « Clowns au tribunal » : réflexion et exercices pour intervenir lors de procès, avec Philippe (clown analyste) et Alban (avocat).

09 avril – Strasbourg – Centre-ville Manifestation anti-austérité, pour le retrait de la loi Macron ;

Université Assemblée Générale et tentative d'occupation du Patio

Comparaison en l'absence de clowns. En tant qu'ethnologue et sympathisante, liens personnels créés suite à de précédentes enquêtes.

4 - Auto-analyse

Pourquoi ai-je envie de travailler sur des questions d'engagement ?

Peut-être cela vient-il de mes parents, mon petit frère souhaitant lui faire des études géopolitiques, il est possible que cela découle d'une influence familiale. Pourtant mes parents ne sont pas très engagés, n'adhèrent pas à un parti ni à des associations autres que sportives. Ils sont plutôt critiques à l'égard du système politique et économique : peut-être que c'est en partie le fait d'avoir été élevée avec des idées plutôt « de gauche » et ironiques face aux personnalités politiques et leurs décisions qui m'a fait me questionner moi-même sur ces sujets, et m'a intéressée aux mouvements de type « Indignés » quand je suis sortie du lycée.

Cela m'a amenée vers la pensée et la mise en pratique de nouveaux modes de gouvernance, souvent apolitique, auxquels j'adhère à titre personnel et dont j'aimerais dans cette étude ethnologique comprendre le fonctionnement, les valeurs portées et les raisons des personnes qui s'engagent pour les défendre.

Pourquoi sous l'angle de la non-violence ?

Cela me tient à cœur de comprendre ces groupes sociaux et leurs actions, mais aussi de les faire connaître et comprendre à un public plus large, pour leur donner une chance de se développer, ou tout du moins amener les gens à s'interroger, et peut-être à évoluer avec ces remises en questions, dont les résistances non-violentes sont une des réponses possibles.

Après les incidents survenus sur mon terrain préparatoire, je me questionne quand à la distanciation à prendre face à la violence, personnellement et scientifiquement. Les événements y ont pris un tour tragique et inattendu, avec le décès d'un manifestant, complexifiant la situation, passée en quelques jours de locale à nationale, bombardée (excusez-moi l'expression) dans tous les médias et partis politiques, diverses « récupérations » se voient critiquer... Plus que le fond de la manifestation est mis en avant le problème de la violence, qui démontre l'intérêt de cette problématique pour mon mémoire. D'un côté les militants accusent la violence policière, de l'autre les militants sont fustigés pour leur propre violence, et chaque camp défend sa position qu'il exprime comme légitime.

Ayant vécu cette situation, avec difficulté je dois l'avouer, et pour la surmonter m'étant beaucoup renseignée sur cette affaire, en parlant avec des manifestants aux avis divergents quant aux méthodes et réactions à mettre en place, je pense développer ce sujet dans mon dossier final, surtout à propos de la définition de la violence et de la non-violence.

PRÉSENTATION DES CLOWNS

Costume, humour et typologies

1 - Ethnographie : Costume et nez rouge

Observations ethnographiques en manifestations

A la ZAD du Testet, j'ai assisté à plusieurs débats sur les cagoules et autres tissus sur le visage : beaucoup s'accordent sur le fait que se masquer le visage est une forme de violence ou sera interprétée comme telle (intention de violence ou d'actes nécessitant de se protéger en masquant son identité). Note personnelle : un groupe avançant cagoulé et vêtu de noir est impressionnant, cela ajoute à l'énergie de rage qu'ils dégagent.

Par ailleurs, j'ai vu beaucoup de pacifistes portant des foulards pour se protéger contre les gaz lacrymogènes. J'ai personnellement été gazée, et les effets sont encore plus forts sans masques médical ou foulard, qui filtrent un peu l'air. Ce que confirme une remarque entendue sur la ZAD approuvant cette technique : « Les foulards c'est pas pour faire joli. »

Les costumes des clowns sont composés de couleurs, de maquillage, de nez rouges, avec pour certain.e.s des ailes de papillons en carton dans le dos permettant d'être identifiés comme clowns et changeant le rapport aux autres : parfois plus d'écoute de la part des forces de l'ordre, plus d'écoute et d'attention de la part des militants plus violents qui ne veulent pas blesser les clowns tout en continuant dans leur action, écoute également des personnes *lambda* qui veulent simplement rendre hommage à Rémi Fraisse et sont perdues face aux violences.

Le costume et l'attitude permettent d'être perçu en tant que clown, dont le rôle pacificateur commence à être connu en manifestation, plutôt qu'en tant qu'individu. Cela aide à se faire entendre, à donner des indications ou ouvrir le dialogue, à faire tampon entre différentes parties d'un conflit mais également face à ses propres émotions : « je » ne suis pas attaquée en tant que personne, si quelqu'un s'en prend à moi, c'est contre mon clown qu'il s'exprime.

Costumes

Dans son introduction, page 9, Jacques Heers⁷ nous présente la fête médiévale surtout comme un divertissement, souvent gratuit. Les participants portent des vêtements de fête neufs ou costumes dont « chacun connaît le sens des couleurs, leur hiérarchie subtile » (au point d'être

⁷ HEERS Jacques « *Fêtes des fous et carnivals* », 1983, Fayard, Collection Pluriel, bibliographie, 315 p

répertoriés dans les livres de comptes seigneuriaux)... Il ajoute : « partout, les couleurs et les ornements font la joie des yeux et placent le jour de liesse hors de la routine et du rythme de vie habituel. »

Notons l'importance du costume : cela invite à se montrer, procure la joie de se mettre en valeur et de s'émerveiller des couleurs inhabituelles qui décorent la ville, et permet de se placer dans un autre temps, qui marque une rupture avec le quotidien, autorise des comportements différents comme se relâcher, ne pas travailler ou s'inquiéter des problèmes courants, s'autoriser les débordements de la fête, hors des normes quotidiennes... Les relations sociales peuvent également différer. De nos jours, cela continue avec l'ébriété autorisée voir encouragée pendant les fêtes uniquement, la danse, les relations sociales modifiées (séduction exacerbée et accélérée par exemple), la consommation et la dépense sans limites...

Chez les clowns, ce temps décalé se marque par le port du nez rouge : « clownner » - c'est-à-dire entrer dans un état de clown, dans le rôle de son personnage, avec toutes ses subtilités et complexités - et le temps de l'action militante se marquent également par l'habillement. Chacun a le costume de son clown, et l'adapte aux circonstances, au fil rouge défini pour l'action. Par exemple des tenues de ski lors de la remise du prix du projet d'aménagement territoire le plus mégalomaniac de l'année à Immochan, en décembre 2013 (à cause des pistes de ski prévues par le projet Europacity, dans la région parisienne).



*Éléments de costumes de la Brigade
Activiste des Clowns, Paris. Source:
devenez-vous-meme-clown.zici.fr*

On retrouve les codes de couleurs : souvent anti-militaristes, ils peuvent porter une base de vêtements militaires (treillis, kaki, camouflage, pull ou couvre-chef de la gendarmerie...) pour mieux les ridiculiser en y ajoutant les attributs du clown, c'est-à-dire les couleurs vives et bigarrées, les paillettes, les vêtements trop grands, trop petits, ou portés délibérément d'une façon inappropriée (un haut autour de la jambe par exemple)... La CIRCA britannique est beaucoup plus uniforme : tout est camouflage kaki et rose éclatant, ce qui donne une impression très forte d'unité du groupe, et raille très clairement l'armée qu'ils singent de manière très organisée.

Nez rouge

Je remarque que souvent ma main se porte machinalement à mon nez de clown suspendu à mon cou, je joue avec, caresse sa surface lisse, plastique doux et ferme, à la fois rigide mais souple sans trop forcer. Mes ongles tapent dessus, le son est léger. Je songe à tout le pouvoir que nous octroyons à cet objet.

Pour les clowns, il est un symbole d'identité, d'appartenance à un groupe, de ralliement.

Certains nez ont un héritage de souvenirs particuliers, ils ont été achetés, créés ou portés en certaines grandes occasions, ou par des personnes prestigieuses, chères à leurs yeux, et en gardent la marque, valeur affective et presque rituelle, vecteurs de mémoire et de pouvoir, en quelque sorte.

Un nez permet d'accéder à une partie de soi qui reste enfouie sans lui. Chausser - toujours avec pudeur - c'est s'apprêter à révéler au monde une facette de sa personnalité, plus ou moins recherchée et travaillée, très ouverte et émotive, très communicative, pour beaucoup proche de leur enfant intérieure.

Chausser, c'est aussi briser les codes. Parce que dès lors que l'on porte un nez rouge, signe distinctif traditionnel, les gens ne nous considèrent plus que comme clown. Ils n'attendent pas le comportement d'un être humain *lambda*, d'une citoyenne, d'un.e étudiant.e, travailleur.se ou touriste. Ils rient d'un sourire, ils demandent à prendre des photos, ils sont curieux de nos agissements, ils regardent tous nos gestes comme un spectacle inattendu, et ils nous laissent faire sans broncher, voir avec joie, des choses qu'ils auraient pu reprocher sans le nez : s'amuser dans un tram, faire des contrôles de sourires, un câlin avec un.e inconnu.e...

Le nez rouge fait entrer dans le temps du clown, une réalité différente du quotidien normal de la société. Comme le temps de la fête, il permet des excès et des écarts. Il permet une expression de soi interdite ou mal perçue d'habitude.

Le Nez rouge comme agent

Alfred Gell a mis au point une théorie pour l'analyse des objets d'art hors de la discipline esthétique consacrée en Occident, selon lui inadaptée aux objets non-Occidentaux. Bien que le jugement esthétique puisse intervenir dans le clown, à travers le costume, le maquillage, la gestuelle, etc..., il peut paraître incongru de traiter le nez rouge comme un objet d'art. Il faut préciser ici que l'art n'est pas entendu avec un grand "A", et s'éloigne des définitions proposées par la philosophie classique, qui posent tant de débats théoriques et de problèmes dans l'application au réel. Ce n'est donc pas en terme de beauté que Gell le définit : il prend en compte tous les objets qui ont un jour été considérés comme art, exerçant une fascination, pris comme indicateurs de ce que contient ou contenait l'esprit de la personne qui l'a fabriqué et de ses utilisateur.ices. Limiter l'étude et le jugement à la beauté des objets revient à les dénaturer, car leur fonction est importante.

Ainsi, l'auteur étudie les objets à travers les notions d'intentionnalités, c'est-à-dire, les objectifs d'actions, les fonctions, mais aussi le côté mnésique, la trace, et le processus de création permanent, et surtout « d'agentivité » (« *agencies* »), soit ce que les objets font en relation. En effet, pour Gell, les objets agissent, comme vecteurs de lien social, mais pas seulement. Si l'agent est quelque chose qui exerce une activité sur le patient, alors le nez rouge est agent : il modifie la perception que l'individu a de lui-même, son comportement, etc... ainsi que le regard que les autres ont sur lui, et leur attitude à son égard (comme décrit en ethnographie).

Je vais m'attacher à décortiquer, succinctement, les propositions de classification de l'auteur, et à les appliquer au nez rouge.

L'artiste, ou les artistes, sont la ou les personnes qui contribuent à la fabrication du produit fini. Il s'agit souvent pour notre objet de l'industrie, avec des possibilités de modifications, comme le remplacement ou le retrait de l'élastique servant à maintenir le nez en place. Il arrive aussi qu'il ait été fabriqué par le clown lui-même, par exemple un coquillage peint en rouge, ou plus courant, un nez en cuir rouge artisanal.

Le prototype est ce qui va être représenté dans l'objet fini, d'où l'importance de l'intentionnalité, pensée en amont de la fabrication. Ici, la représentation est purement symbolique, soit un appendice rouge à porter sur le nez, celle acceptée et diffusée du nez de clown rond et rouge, conforme aux conventions, les exceptions et variantes étant généralement très bien comprises par le public : autres formes (coquillage ou peinture) ou autres couleurs (violet, jaune, vert, blanc...)

L'indice est le produit fini, la matérialisation du prototype. Ce dernier étant défini par une norme, nous pouvons affirmer que pour le nez rouge, le destinataire est agent sur l'indice, il est la cause de sa forme.

Le ou les destinataires sont de fait la ou les personnes ayant une relation sociale avec l'indice. Dans notre cas, outre les vendeurs, il y a principalement les clowns et leur public (et exceptionnellement les ethnologues qui s'y intéressent et donc entretiennent un rapport différent avec l'objet).

Cela peut être appliqué de manière équivalente au reste du costume, qui prendra un sens, une fonction et une valeur différente selon si c'est un costume de scène, de « mili-terre »... et selon les personnes qui seront en lien avec lui : le clown (y compris dans son histoire personnelle), les passant.e.s *lambda*, les manifestant.e.s, les forces de l'ordre, les médias, etc...

2- Humour

La dérision par l'humour est en soi la valeur principale du clown activisme pour Melchior, pilier auquel s'ajoutent d'autres valeurs et éléments de structure. Il se souvient de la présentation de l'ADDMDP : « Arme De Dérision Massive De Proximité », ayant reçu le Prix Nobel de la Paix, parce qu'elle était performante d'une certaine manière, elle ne tuait pas ou peu. Les clowns ont alors créé des « armes de dérision massive » telles que: le « Tibiazooka » qui lance des jouets en plastique qui font "pouic-pouic" à 1m50 ; des pistolets à eau fluorescent pour enfants à partir de quatre ans, vides ou pleins d'eau aromatisée à la framboise ; des lance-fleurs...

L'absurde est facile à démontrer dans une société qui en est pleine, et le langage des clowns se teinte souvent d'**ironie**. Un exemple donné par Melchior⁸ :

« La moitié des terres agricoles du monde servent à faire des élevages de viande qui servent à nourrir 20% de l'humanité. Point. Qu'est-ce qu'on en fait de ces infos ? On peut les balancer dans une thèse, faire des conférences, et on peut aussi faire les clowns devant les abattoirs, en disant "Ah bah merci de ce que vous faites, vous donnez à manger à des gens qui meurent de faim." Alors qu'en fait, c'est pas vrai, bien que les protéines soient un argument des professionnels de l'industrie, en omettant que le tiers de l'humanité mange de la viande une fois par mois, que le quart de l'humanité est végétarienne, et 10% est *vegan*, a une alimentation végétalienne. Voilà. »

Les forces de l'ordre occupent quotidiennement l'espace public armés légalement sans souci, mais une bande de clowns qui ne fait rien d'autre que se balader, se lancer des fleurs et jouer, sans dégradation, met les forces d'Etat en alerte qui viennent surveiller et souvent tenter de les stopper. La situation paraît absurde. « Arriver et faire des jeux quelque part avec un nez rouge, ça suffit à

8 Il s'agit là de chiffres approximatifs qu'il affirme ne pas savoir exacts, un exemple « exagéré mais partant du vrai ».

ramener des gens qui sont payés pour ramener l'ordre. Se balader en faisant les clowns avec des habits colorés, déjà, c'est considéré comme séditieux. Ou dangereux. Il y a quelque chose qui fait que l'appareil répressif de l'État s'inquiète. » (Melchior)

Les réactions peuvent différer selon la mentalité et le statut de la personne ou de l'institution à qui le message est adressé, mais la contradiction est claire et parle d'elle-même une fois énoncée. Le clown peut donc servir à alerter, comme de nombreux autres militantismes.

3 -Typologie des clowns

Le clown prend sa source dans le bouffon du Moyen-Age, associé aux Carnavals et autres Fêtes des Fous. Ridicule – ridiculement humain – il tourne en dérision le pouvoir en place et les normes, les transgresse, remet tout en question, car tel est son rôle.

Cette figure est ensuite reprise au théâtre par Shakespeare qui le teinte de mélancolie. Cela suivra la création du clown classique, au théâtre et au cirque, dont le nez rouge est au départ celui d'un alcoolique, à la fois raillé par la société et profondément humain et critique. L'ironie, la satire, l'absurde, la maladresse et les émotions exacerbées font partie de lui.

De nos jours, on trouve aussi ce type de clowns dans la rue, pour égayer, animer, et quêter un peu d'argent.

Clowns sociaux

Le clown à l'hôpital vient amener une légèreté dans les situations graves, un moment d'évasion, de simplicité et de rire s'il y parvient, chez des patients très jeune ou dans un état grave.

Le clown analyste fait des interventions lors de débats, de conférences, apportant son regard décalé sur des débats, des observations... Davantage dans la verbalisation.

Clown activisme

Cela consiste « à désobéir par le rire, intégrer des mouvements qui existent déjà ou en créer d'autres ». Les actions de clown activisme ont lieu principalement dans la rue et les espaces publics, les manifestations, les milieux militants, et sont souvent plutôt visuelles.

« Par bonheur, et c'est pas tout à fait un hasard, il se trouve qu'un clown dans la rue, dans une manif, etc... c'est super efficace, ça donne une image décalée, de la dérision, ça transforme les émotions : la peur en apaisement, les larmes en rire, la colère en joie... C'est un peu exagéré, un peu trop, ça marche pas à tous les coups, mais en tout cas c'est le principe. » (Capitaine Caverne)

Melchior donne une définition en deux parties du clown activisme :

« Dans le clown activisme, pour moi il y a "clown" d'une part et "activisme" d'autre part.

C'est-à-dire que d'une part il peut y avoir des techniques de clown, ou à défaut d'avoir des gens qui ont fait plusieurs années d'école de clown, qui en ont l'expérience du cirque, il y a des gens qui font les clowns, qui vont singer certains comportements, ou qui vont au moins avoir l'air de clowns parce qu'à partir du moment où il a un nez rouge et des perruques colorées il apparaît comme clown aux yeux des gens qui sont autour.

D'autre part il y a "activiste". Dans "activiste", il y a le fait de faire des trucs qui sont pas forcément illégaux, mais parfois illégaux, parfois *border-line*, parfois autorisés mais "bon quand même un peu gênants" et qui font qu'en fait les trucs interdits deviennent des trucs autorisés demain, voir obligatoires. (...)

Le clown activisme c'est un moyen de faire de la désobéissance, ou pas forcément, mais en tout cas de faire soit des trucs un petit peu limite, soit de faire passer la pilule de l'inégalité à des gens qui la conçoivent pas toujours. »

Le clown activisme vient en soutien à d'autres mouvements, mais est aussi un mouvement en lui-même, avec son propre mode d'action. Un exemple : un.e clown jouant la fleur qui meurt dans un magasin de jardinage c'est « un peu fleur bleue, un peu hippie », mais ça donne une image, et derrière il y a un médiateur qui explique les dangers du Round-Up (fabriqué à partir d'armes chimiques recyclées), que nous ingérons par notre alimentation.

Mickey Mousse précise : « Il n'y a jamais eu l'idée de convaincre les autres, on ne se bat pas pour les dominer, convaincre qui que ce soit, mais seulement venir questionner. » Le clown a l'air décalé et niais, mais comprend en fait beaucoup de choses qu'il va pointer du doigt. Ensuite, chacun fait ce qu'il veut de cette critique. Il développe :

« Ça m'a permis de réapprendre à sourire, de rentrer en contact avec des énergies dont je ne connaissais pas l'existence, comme la joie, l'humour, le bonheur. (...) *Smile is not dead*. Même face aux pire atrocités, affronter ça avec un sourire. Même pas un faux sourire, mais un sourire parce qu'on sait qu'on va gagner de toute manière, et qu'ils ne peuvent rien faire, et que la vie, elle triomphera quoi qu'il arrive.

Et c'est ce que le clown pour moi change aussi, c'est qu'ils apportent une réelle bienveillance, ils apportent un univers avec eux où ces valeurs ne sont plus juste des idées mais c'est quelque chose qu'on ressent, et c'est ce qui fait que les personnes arrivent à transcender leur individu pour passer au collectif. C'est le deuxième aspect, ce pouvoir qu'on peut ressentir tous ensemble, la propagation de l'amour que tout ce groupe dégage, cette communion, cette connexion qui se crée entre les personnes (...), rien que ça c'est hyper fort.

Et après comment utiliser ça dans un but politique, au sens du terme où c'est la vie de la cité, voir ce qu'on peut faire avec ce personnage du clown. »

Selon lui, cette énergie et la liberté d'expression des émotions du clown sont la source de son pouvoir humain, qui touche les personnes rencontrées et amènent du soutien d'inconnus lors d'actions (apporter à manger, des informations sur ce qu'il se passe, pour les protéger de la police « comme s'ils étaient des petites fleurs »). « Tout change parce qu'on apporte d'autres règles. »

Autre rôle en action

Il existe une façon de participer et d'observer à la fois, dans le rôle des « porte-parole », appelés « Renseignements Généreux » ou « anges gardiens » par les clowns, qui ont suivi les entraînements, les réunions de préparation de l'action, mais qui ne chausseront pas leur nez lors de l'action. Ces personnes suivent les clowns et expliquent aux gens ce qu'ils font et pourquoi ils le font, le message des clowns pouvant souvent être mal interprété.

4 - Organisation du réseau

Brigades

« Avant il y avait des "troupeaux de clowns", un fonctionnement par "brigades", et c'est plus ou moins tout ce qu'il y avait comme organisation. » me dit Dahue. C'est aussi ce que déclare « *Le Grand Livre Rose* », parlant lui de « troupeaux affinitaires ».

Fondées souvent à la suite d'une « déformation », généralement menée par un clown charismatique, les brigades sont constituées par les motivé.e.s de la ville concernée, d'ancien.ne.s clowns fraîchement arrivé.e.s ou qui attendaient la formation d'un groupe, les nouveaux-nez, parfois le déformateur, s'il est local (les déformateurs se déplacent régulièrement pour des stages).

Tous les deux à trois ans environ, d'après ce qui m'a été rapporté, « les brigades se dissolvent, les gens sont éparpillés ». Des périodes d'activité plus ou moins intenses peuvent alterner avec un flottement, une disparition temporaire ou définitive de la brigade. Cela vient d'une part que le clown activisme demande beaucoup d'énergie (parfois aussi de temps et d'argent notamment pour les trajets vers les lieux d'action), difficile à soutenir longtemps, et d'autre part que les groupes sont constitués d'individus aux motivations diverses et rarement stables, dans le sens où il s'agit majoritairement de jeunes, amenés à déménager pour leurs études, faire des travaux saisonniers, monter des projets...

Lorsqu'une brigade se dissout, les personnes encore motivées deviennent des électrons libres, en contact avec d'autres brigades et/ou des clowns nomades pour des actions ponctuelles. Ils peuvent organiser et/ou animer des déformations dans leur ville ou ailleurs, et certains tentent, après un temps de latence, de reformer une nouvelle brigade.

Au niveau national, il y a constamment plusieurs brigades en activité. La communication entre les villes a l'habitude de se faire par mail et par téléphone, à travers des relations d'affinités, le lien est également entretenu par les nomades entre les différentes brigades.

Le mail de la CIRCA France existait déjà mais servait pour le réseau hors-France, les contacts se faisant majoritairement avec la Belgique, avant le remodelage du réseau en novembre 2014. Avant cela fonctionnait de manière informelle, de grosses actions rassemblant les clowns ponctuellement, comme les Camps Climat, les *No Border*...

Centralisation

Melchior revient sur la réorganisation récente du réseau. Auparavant, il y avait des brigades dans chaque ville qui fonctionnaient de manière autonome, avec un socle commun qui est l'humour, une certaine forme de non-violence et le clown militant : les créateurs de brigades viennent d'autres brigades ou avaient été formés par des membres du réseau. Le fonctionnement était éclaté, mais c'était normal parce que les actions étaient locales. Cela continue encore de cette manière aujourd'hui, mais avec un essai d'unir et de coordonner les forces au niveau national.

C'est ce à quoi j'ai assisté en novembre à Tours, mais cette démarche ne fait pas l'unanimité. Voici quelques points de désaccord. Les brigades peuvent avoir des divergences : est-ce que le clown parle ou non ? En grommelot ? Est-ce qu'il brave des interdits légaux ou pas ? Ces détails qui différencient les brigades n'empêchent pas la coopération mais peuvent poser problème pour une centralisation en posant débat.

« A partir du moment où il y a quelques garde-fou sur lesquels on est d'accord, si on peut être libres c'est mieux. » « La tentative d'unification nationale ne marche pas, car un des trucs absurdes c'est que plus une structure est grosse plus ça fout la merde quand c'est centralisé. Moins le pouvoir est centralisé, moins il est concentré, mieux ça se passe. Voilà, c'est un truc personnel. »

« Il n'y en a pas forcément besoin. C'est peut-être pour ça que ça merde en ce moment [janvier], CIRCA France ils en chient parce que c'est pas des gens très forts en organisation. L'organisation centralisée... Aussi un des principes de l'anarchisme si j'ai bien compris et si je me trompe pas, c'est la décentralisation. Donc à partir du moment où on a un bureau central qui gère un petit peu ce qui se fait au niveau national, on est dans la merde. J'ai l'impression qu'on va vers l'échec si on suit la voie de "on fait un fonctionnement avec pas de chef" mais en même temps on centralise. Ces chefs pour moi ça n'a pas de sens. »⁹

En quoi consiste exactement cette centralisation, quelle forme prend-elle ? C'est principalement la création de nouveaux rôles auto-attribués après concertation en groupes de réflexion pendant plusieurs jours.

« Depuis peu [entretien avec Dahue le 30/12/2014], il y a des ministères qui se sont montés, avec des consti-questions qui se préparent pour faire une constitution. »

⁹ Voir le chapitre « Du politique », qui développe cette thématique, page 38.

La nouvelle organisation devrait permettre de structurer le réseau et de le rendre plus efficace, ainsi que Dahue l'explique : « il y a différents ministères, chacun a un rôle, que ce soit celui de la gaie-guerre ou de la propagande, chacun travaille sur des choses précises. Le secrétariat temporaire-permanent permet de rassembler toutes les brigades. »

Le « Gouverne-vrai » du Clownistan se voit doté d'un « Ministère (ou Minisphère) de la Propagande », chargé de la communication externe (compte-rendus d'actions, annonce, vidéos de présentation, hymne des clowns, gestion du site *Devenezvousmeme.clown...*), et d'un « Ministère de la Gaie-guerre » qui se concentre sur les actions en elles-mêmes (organisation, réseau, création et tests d'armes de dérision massive, costumes, etc...). A cela s'ajoutent deux autres organes. Une *legal-team*, c'est-à-dire une équipe chargée de prendre contact avec des avocats, de se tenir au courant des lois et des décisions de tribunaux, mobilisables en urgence quand un ou plusieurs membres du réseau ont des problèmes avec la justice (ce qui se fait dans de nombreuses organisations militantes). Et un « secrétariat temporaire-permanent » en charge de la communication interne, *via* le mail CIRCA France.

Deux courants internes

Il existe deux phases successives dans l'histoire du clown activisme français, à laquelle est en train de succéder une troisième. Aujourd'hui, Charlie a la volonté que les clowns soient « plus offensifs, une armée un peu plus organisée, qu'on aille chatouiller un peu plus haut au niveau de la pyramide, déranger un peu plus que faire juste du spectacle. » Il souhaite ainsi revenir vers les origines de la CIRCA, apprendre des cascades burlesques pour réagir face à la violence policière : « on te donne une claque et tu tombes par terre de façon magnifique ». Il déplore, comme d'autres, un manque d'efficacité sur les affrontements du Testet : ils n'arrivaient pas à séréniser, à calmer les tensions, ce qui crée un sentiment d'impuissance.

Art-Nez

La CIRCA anglaise ayant été fondée par des activistes chevronnés et très organisés du mouvement *Reclaim de Fields*, l'armée des clowns française a tout d'abord suivi cet exemple, menée par le sous-commandant Marcos. Elle fonctionnait à l'aide de codes, d'une forte discipline, offensive et avec la volonté d'être pacificateur. Pour « aller chatouiller beaucoup plus loin. »

Elle était « constituée de beaucoup d'éducateurs populaires, je m'en rends compte maintenant que j'y ai été formé, qui avaient le sens derrière toutes leurs actions, toutes leurs animations, toutes leurs méthodologie, chaque chose avait sa place. Ce côté armée, qui pouvait rebuter certaines personnes, devenait indispensable à chacune de nos actions. » (Mickey Mousse, un

ancien de l'art-nez, qui a quitté le mouvement lors de la transition avec le Clownistan mais revenu cette année dans les rangs). Ces contraintes constituaient un cadre primordial pour pouvoir s'exprimer.

Clownistan

Créé vers 2009-2010, la volonté maîtresse en est d'« ouvrir les frontières à tout le monde », « c'est plus un état d'esprit », une grande ouverture, « essayer d'être tous bienveillants et d'inviter tout le monde dans notre utopie »... Le but est simple : juste faire sourire.

L'Art-nez, plus rigide, s'était alors estompée, remplacée par le Clownistan qui a amené d'autres pratiques artistiques, avec l'intention de généraliser les choses, et des ambitions peut-être même encore plus grandes que l'armée des clowns.

L'idée était de créer une nation où chacun.e puisse se reconnaître, ses habitant.e.s nommé.e.s « clownistanais.es » ou « clownistaniais.es ». Le mot « Clownistan » rappelle ce qui vient d'ailleurs, l'Afghanistan, efficace pour être compris comme une nation.

En activisme et au sein des clowns, « il y a beaucoup d'idées contre le principe de la nation, d'une bannière à laquelle on se rattache ». La dérision permet ici d'en jouer, de parodier, à condition de ne pas tomber dans les mêmes mécanismes que le nationalisme. Le jeu porte également sur l'image du terrorisme, absurde quand le concept est appliqué à des clowns, dans les médias. On retrouve la même logique sur un panneau à l'entrée de la ZAD NDDL : « Ici vous n'êtes plus en France, bienvenue au Zadistan. » C'est un pays qui vient d'ailleurs mais qui en fait est partout.

Le mouvement a permis de préserver les valeurs du clown activisme à un moment où les principaux acteurs s'essouffaient. Les personnes qui ont amené le Clownistan avaient un fonctionnement différent, avec l'idée que nous sommes tous clowns. Cela a apporté de nouvelles choses, parfois critiquées comme une mise en danger trop fréquente, l'individuel prenant le pas sur le collectif...

Des départs ont eu lieu à cette période, pour des raisons privées et/ou par désaccord avec ce nouveau mode de fonctionnement, par exemple le binôme remis en question, qui était un règle de sécurité de base de l'Art-Nez. Pour eux, les problèmes récents d'arrestations sont dus au manque de rigueur, d'organisation et de solidarité.

Synthèse actuelle

2014-2015 : On revient vers l'Art-Nez. Le Clownistan, « le clown activisme à la façon du Clownistan où tout le monde peut être clown, où tu donnes des nez rouges dans la rue... » existe toujours.

Je distingue deux types d'actions différentes : l'Armée est plus proche des milieux activistes, y compris radicaux, dans ses idées, objectifs et fonctionnement ; le Clownistan se rapproche du clown de rue, bon enfant, ressemblant davantage à des milieux associatifs ou des collectifs d'artistes, tout en gardant une vision politique et engagée qui est le propre du clown activisme.

Cette année, des ancien/ne.s sont revenu.e.s, intéressé.e.s de voir que la génération clownistan n'est pas unanime quant aux méthodes et une partie des membres en recherche de la structure qu'apportait l'armée, avec des démarches proches de l'éducation populaire.

Il y a une envie de « créer une armée clownistanaise, pour pouvoir mixer un peu les deux. » Il s'agit de questionner les modes d'organisation, de donner une place à chacun dans le discours.

Appartenance: codes d'identification fédérateurs

Ce qui rassemble c'est « le mode d'action qui est intéressant, et puis quelques valeurs communes. »

Il existe aussi des visuels pour se reconnaître : badges avec messages. « Le plus courant est un petit logo "*Clown Army*", collé sur les vêtements, vestes, casquettes et autres, par ceux qui veulent. Tu choisis ou non de l'afficher dans ta vie civile. » (Melchior) Quelqu'un avec des cœurs roses sur une veste militaire, ça interpelle, mais il y a quand même relativement peu de clowns, dont les rencontres sont « plus formelles, que par hasard dans la rue. »

En rassemblement, des codes communs permettent de s'identifier :

- Jeux clownesques
- Faire un chapiteau (signe de ralliement pour s'organiser)
- Gestes utilisés en réunion, issus de la Communication Non-Violente, même s'ils ne sont pas les seuls à s'en servir
- Chansons (L'hymne des Clowns, et d'autres composées pour des actions précises)
- « Le nez et le sourire », les attitudes, la manière d'être des personnes. Certain.e.s ont un clown très présent qui se voit avant même de l'avoir fait naître. Cela se base beaucoup sur du ressenti.
- Logo CIRCA ou un badge sur la veste
- Le Grand Livre Rose.

- Le mode d'organisation
- Les couleurs, car souvent ils en portent beaucoup. Goûts vestimentaires : les anciens, de l'Art-Nez, portaient toujours des vêtements militaires, ou chevaleresques, rappelant l'armée, un univers guerrier.



Des clowns se rassemblant en chapiteau, sur le front du Testet, 25 octobre 2014. Crédit photo: Share to Change, B. Soubra

On peut aussi ne pas se reconnaître dans certaines de ces choses, et donc choisir de se mettre à l'écart à ce moment-là (comme la vidéo de la déclaration de Gaie-guerre).

Prises de contact

Les "Renseignements Généreux", ont pour rôle de prendre les contacts des personnes intéressées par le clown activisme, que ce soit sur une ZAD, lors d'une action, d'une manifestation, etc. En effet, les personnes en train de clowner ont du mal à sortir de leur jeu pour noter un contact. Les volontaires équipés de carnets et de stylos peuvent envoyer directement des informations à ces nouveaux contacts, surtout pour des événements s'ils sont de la même région, ou bien passer par le secrétariat en charge de la boîte mail CIRCA France qui a rédigé début 2015 des courriels-type de recrutement et d'information. Il arrive qu'un groupe soit suffisamment organisé pour avoir des prospectus ou des cartes de visite à distribuer aux passants, cela a été fait par l'association Générations Futur (qui milite pour la défense des auto-médias et du clown activisme).

RITUEL DE NAISSANCE DES CLOWNS

La « recherche de son clown » est marquée par une étape considérée comme très importante : la première fois que l'on « chausse » le nez rouge, c'est-à-dire qu'on le met, qu'on le porte sur son propre nez. Si quelques-uns estiment que n'importe qui peut être clown et qu'il suffit pour cela d'avoir un nez rouge, la grande majorité des personnes que j'ai rencontrées sur mon terrain sont formellement opposées à cet avis.

Il s'agit de prendre le temps de travailler sur soi, ses émotions, l'expression de ses émotions, l'écoute, envisager un nouveau rapport au monde, à travers des jeux et exercices, avant d'être capable d'appréhender cette partie de nous qu'on appelle notre clown. C'est notre spontanéité exacerbée, notre sensibilité à fleur de peau, notre franchise, la puissance de nos émotions qui se mettent en branle, décrassant les rouages rouillés par les conventions sociales de bonne tenue et d'injonctions au politiquement correct.

Cette part de nous donc, va se développer avec nos expériences clownesques. Elle s'approche de la surface dans un cadre sécurisé, un cocon qui dure le temps d'un stage où l'on va percer la coquille et laisser sortir le clown en nous, pour qu'il se dégorge le corps et l'esprit (bien qu'il ne soit jamais vraiment dégorge, puisque il est l'essence même de nos faiblesses assumées au grand jour). Le passage sur scène pour la première fois avec un nez rouge est un moment fort, et suffisamment institué pour que les clowns s'y reconnaissent et sachent de quoi il s'agit dans les conversations courantes.

Il n'existe aucune analyse ethnographique de cette pratique à ma connaissance, qui n'a de ce fait pas été classifiée. Je ne peux supposer que c'est un rituel et élaborer une analyse basée sur cette catégorie, c'est pourquoi j'ai choisi de m'interroger sur sa définition en tant que rite.

Cette naissance (ou « nez-sens ») peut-elle être qualifiée de rituel des Nouveaux-Nez ?

J'ai pu observer et décrypter une trame typique du déroulé en place, avec des variantes selon les « écoles ». Ses caractéristiques semblent correspondre aux quatre conditions de la définition d'un rituel, ainsi qu'aux trois étapes d'un rite de passage.

1 - Description ethnographique d'après observations et entretiens

J'ai plusieurs fois entendu prononcer le mot « rituel » à propos des naissances de clowns, certains se questionnant pour savoir s'il pouvait être considéré comme tel, ce qui m'a mise sur cette

piste. Je vais me baser ici sur la version la plus simple, que j'ai observée deux fois, lors d'un festival en août 2013 et lors de deux déformations en mai et novembre 2014. Considérant comme modèle typique de la naissance de clown une cérémonie avec un passage sur scène d'une personne seule portant un nez pour la première fois devant le public. Puis je détaillerai les variantes portées à ma connaissance.

Le Bataclown parle d'un « processus conscientisé de découverte du personnage », mettant en œuvre des jeux et des situations avec des moments-clés qui sont à ressentir, où l'on prend du temps pour de plus en plus « d'instant clown ». Cela correspond à ce que j'ai vécu, avec par exemple des aides venant d'une animatrice qui demande au « nouveau-nez » sur scène : « Qu'est-ce que vous ressentez face à ça ? », pour aider l'élève à se centrer et creuser ses émotions et leurs expressions.

Des jeux préparatoires sont préconisés, par étapes. Le début de l'atelier permet de sortir du quotidien (avec ses normes, ses obligations, son temps...), suivi d'une « mise en jeu » avec des exercices de concentration, d'empathie, de confiance et de présence, et également des jeux de groupe.

Description ethnographique

Le week-end entier sert de cadre qu'il faut rendre « le plus bienveillant, le plus positif possible, en étant à l'écoute » indique dans un entretien un déformateur, qui utilise ses connaissances de l'éducation populaire, évoquant les mécanismes de questionnement et d'environnement pour viser à l'épanouissement. Il convient selon lui de « comprendre où sont les personnes et les accompagner vers là où elles souhaitent aller », nécessitant de s'adapter.

L'accompagnateur a un rôle important, la position qu'il prend, son assurance, vont guider les participants pour leur permettre de quitter le mental et de rentrer dans du ressenti, matière première du clown. Il faut pour cela une cohérence évitant de s'interroger trop sur ce qu'il se passe.

Un processus logique et réfléchi est ainsi mis en place, en commençant par des jeux de connaissance des prénoms, des temps de discussion afin de connaître les motivations et peurs de chacun, et des jeux de confiance et d'expression pour commencer « à perdre son sérieux, à monter crescendo en énergie » et entrer dans l'univers clownesque. Les moments informels sont aussi importants pour l'échange et l'intégration au groupe. Cette progression est ressentie et approuvée par les participants qui se sentent de plus en plus en confiance, et s'ouvrent aux autres.

« Ce moment de naissance de clowns, pour moi, il n'est possible que si avant les valeurs ont réellement pris forme, que si l'unité de groupe s'est créée aussi, et c'est pour ça que s'il n'y a pas tout

le cheminement avant, cette naissance de clown elle n'a pas de sens » dit Mickey Mousse¹⁰.

Tout cela amène petit à petit à la naissance de clowns. Pour cela, « chaque déformateur a sa manière de percevoir les choses », d'où les variantes, dépendant aussi du contexte et des envies des participants.

Tout le monde assiste autant à la naissance des clowns qu'il s'investit dans la sienne, « une résonance se crée ». Assis dans un coin de la pièce, ils sont concentrés sans rien d'autre à faire que d'assister à ce qui se passe devant eux.

L'espace est délimité clairement entre les participants spectateurs et la scène, qui s'il n'y en a pas dans les locaux occupés est matérialisée, délimitée par des chaussures par exemple.

C'est un moment qui peut se révéler « assez perturbant », comme le décrit Pepe, mais il relativise rapidement, sachant « qu'on a fait les clowns tout le week-end, à côté, en face, dans le dos des gens, donc il ne va rien arriver, il ne va pas y avoir de moqueries (...) tout le monde est conscient de la difficulté. »

Chacun passe à son tour, en commençant par s'isoler pour chausser le nez, dans un espace dédié au « rituel de mettre le nez », qui se fait à l'abri du regard des autres. Un accompagnateur peut se consacrer à aider, expliquer, rassurer, guider les nouveaux clowns dans cette étape décisive d'isolement. Des déguisements sont proposés, car cela permet aussi de se sentir plus à l'aise dans son personnage de clown, d'exprimer sa créativité, compléter le masque du nez rouge. L'idée est de se centrer sur soi-même, de ne plus vivre que l'instant. C'est ainsi que Pepe cite ses pensées et son chemin de concentration : « Ok, là je laisse tout derrière, je rentre sur scène, je suis clown, je ne sais plus rien d'autre, avant, après, on s'en fout ».

L'étape la plus inquiétante et la plus importante consiste ensuite à « sortir », c'est-à-dire entrer sur scène, petit espace de liberté créé spécifiquement pour cela, et regarder le public, interagir avec lui en expérimentant ce que le port du nez fait ressentir au clown et à celles et ceux qu'il rencontre. Peu de règles interviennent dans ce qui se rapproche du théâtre d'improvisation, mis à part l'expression de ses émotions. Parler est possible mais pas obligatoire, de même que sortir de l'espace scénique pour faire de la pièce entière une scène est autorisé, ce qui importe c'est l'envie de l'acteur. Il n'y a rien à faire, seulement à être.

¹⁰ Les personnes qui ont témoigné ici ont choisi d'être citées avec leur nom de clown. Mickey Mousse est clown activiste depuis plusieurs années, et mon formateur de référence quand aux naissances. Pepe est nouveau-nez, il n'a participé qu'au week-end de fin janvier à Strasbourg, animé par Mickey Mousse. Croiser leurs témoignages m'a permis d'avoir plusieurs points de vue sur le même événement.

Quand l'impétrant estime avoir fini, ou qu'il en a marre, il se retire pour déchausser, avec un petit temps qui lui appartient à nouveau, dans l'espace isolé où il a chaussé, afin de « laisser décanter » ses émotions, son expérience. Il revient ensuite sans le nez pour partager et expliquer aux autres son vécu, son ressenti.

Cela s'enchaîne ensuite, les uns après les autres, généralement dans l'ordre des envies personnelles, se lève d'elle-même une personne qui est motivée et se sent prête à prendre son tour.

Cette version de l'exercice est utilisée également pour des « sorties » ou « apparitions » de clowns expérimentés, afin de retrouver son « clown de base », en quelque sorte rappels de la naissance.

Il est possible de disposer des objets, changés entre chaque passages, pendant que les nouveaux-nez se préparent, afin d'alimenter le jeu de clown des acteurs, pour leur permettre d'entrer en interaction s'ils se sentent perdus.

Il n'y a pas de temps imparti, chaque clown peut repartir quand il le souhaite, qu'il en a marre, s'épuise, ou a tout simplement envie de s'arrêter. La durée est très variable, cela dépend de chaque personne et de son humeur du moment, de l'énergie qui se dégage du groupe... Quand « l'énergie du clown fonctionne », cela peut être intense et bien plus long que l'impression vécue par les impétrants.

« Et en général c'est magnifique, parce les gens ne se rendent même pas compte de toute la beauté qu'ils dégagent », affirme Mickey Mousse, le sourire aux lèvres, évoquant ensuite la notion du temps perturbée, élastique, par la perte de repères temporels lors du passage sur scène.

Il raconte, ému, la fin d'une déformation à Strasbourg fin janvier : « après ça [la naissance de clowns], on est restés deux-trois heures dans la salle, personne n'avait envie de partir, parce qu'on était trop bien dans ce monde, dans cette bulle, j'ai vu des câlins, j'ai vu des pleurs, alors que ça faisait moins de 48 heures qu'on se connaissait. » Cela fédère et donne envie aux personnes de retrouver cet univers-là, impatientes de participer à une prochaine activité de ce type.

Variantes

Variante A)

Trois passages au lieu d'un, le nouveau clown prenant un moment pour lui (de l'ordre de quelques minutes généralement) dans le lieu isolé adjacent à la scène avant de revenir, en

augmentant d'intensité à chaque passage sur scène.

Le 24 février 2015, à l'issue de deux jours de stage consacrés aux tribunaux, des jeux sont proposés en soirée, assez difficiles apparemment, et il est proposé à un novice et à moi-même de commencer par une « sortie » de clown, ou naissance pour le nouveau-nez. Plusieurs sont enthousiasmés à cette idée car c'est souvent un moment simple mais fort et touchant, donc apprécié. L'un d'eux sautille même, vers l'animatrice principale de ce temps : « Le rituel, le rituel ! Avec trois passages ! ».

Variante B)

Le 18 janvier, lors d'un week-end de formation au clown activisme mené et animé principalement par Mickey Mousse, le rituel s'est vu modifié de sa version de base. Les nouveaux-nez, au lieu de passer sur scène seuls, passaient à deux. Pour lui, un clown seul n'a pas de force, car il se nourrit des autres, des émotions et du regard. Ce passage peut stresser beaucoup de gens : peur du jugement des autres, de ne pas faire rire, de mal faire... Avoir un binôme peut alors être rassurant.

Le formateur explique qu'il a toujours vécu et répété ce mode de fonctionnement, car en brigade de clowns activistes, en action militante, en manifestation, la sécurité exige que tout le monde ait un binôme sur qui compter. Il propose donc de s'habituer dès le début à fonctionner par deux, à se baser sur l'autre et sur la relation à l'autre pour consolider et développer son clown.

Les binômes ont été constitués par colin-maillard cette fois-ci, mais ce n'est pas toujours le cas.

Pour cette variante également, ainsi que pour celles présentées ci-dessous, un seul passage est de rigueur.

Variante C)

La naissance par l'action a été mentionnée lors d'un entretien mais je n'y ai pas assisté. Au lieu d'un passage sur scène, c'est une sortie en extérieur, dans l'espace public, tous en groupe, qui est proposée. Costumés, le temps de retrait est toujours présent pour chausser le nez, puis c'est la plongée dans un milieu quotidien où tout prend un sens différent, les normes changent puisqu'elles répondent maintenant au clown et non au citoyen, au genre ou à la classe d'âge des néophytes. Après cela, ils font partie prenante du groupe de clowns et conserveront en eux ce statut quand ils réintégreront la société, tout comme après les autres variantes.

Variante D)

Il s'agit d'une formule présentée dans l'ouvrage du Bataclown, envers laquelle les auteurs

sont assez critiques, mais que je n'ai jamais observée car d'une école assez opposée : celle de « l'urgence de la présence du personnage ». Ce dernier est renvoyé avec brutalité si sa présence n'est pas suffisamment forte et claire, les réactions suscitées pouvant faire émerger le clown. Cependant, cela peut être trop dur à accepter pour certaines sensibilités.

2 - Critères de définition d'un rituel

Un rituel est communément défini en anthropologie par quatre conditions: une dynamique et une intensité spécifiques, différentes de la vie courante ; un déploiement dans l'espace et dans le temps ; des transformations dans les relations humaines, et avec les entités non-humaines du cosmos ; et une imbrication spécifique du verbal et du non-verbal. Voyons si la cérémonie de naissance de clowns remplit ces critères.

Dynamique et intensité spécifiques, différentes de la vie courante :

Clairement, les naissances de clowns sont un moment hors du temps commun, où l'attention est focalisée sur le ressenti et le partage de ces ressentis. L'atmosphère y est très particulière, comme en suspension. Cela me rappelle les enfants fascinés par un spectacle, car avec le clown, tout peut arriver. La mise en œuvre d'exercices formant une forte cohésion de groupe, chacun est très attentif à ce qu'il se passe chez les autres. Rien d'autre ne semble se produire que ce clown sur scène, dans cette petite bulle, comme si le monde extérieur s'était arrêté de tourner. Personne ne vérifie l'heure, l'instant présent est le seul qui compte. Être clown, c'est un moment où l'on *est*, tout simplement.

Cette dynamique et cette intensité, marquée par la chausse du nez et son retrait se retrouveront également tout au long de la vie du clown, à chaque fois que cette partie de nous entre en action. Et il est parfois difficile de faire la distinction. Le clown peut prendre le dessus à l'improviste sans que ce ne soit désiré, sans nez, ce qui arrive fréquemment aux plus anciens pratiquants. Inversement, il est possible de « perdre son clown », de « déclowner » et alors de se voir contraint de « déchausser », par exemple à cause d'un événement dur à supporter (une incompréhension, un geste violent de la part de quelqu'un, par exemple), qui fait chuter l'entrain et l'énergie.

Il faut savoir que « clowner » demande beaucoup d'énergie : il est possible d'avoir des courbatures émotionnelles après une journée d'exercices bien que ceux-ci ne soient pas particulièrement durs physiquement. « Garder son clown » pendant des heures est épuisant, voir impossible pour beaucoup de personnes, car cela demande un investissement de soi très fort, une

concentration et une tension inhabituelles, tout devient plus intense. Et il peut également être difficile de garder baissées les barrières sociales qui construisent notre vie quotidienne : la peur du ridicule, mettre au jour ses faiblesses, se laisser ressentir librement et s'exprimer sans limites...

Déploiement dans l'espace et dans le temps :

Pour le moment, j'ai vu une fois la naissance de nouveaux-nez lors d'une « dé-formation » d'une durée d'un week-end se faire le samedi soir. Mais elle a lieu majoritairement le dimanche en fin de matinée, donc à la moitié du deuxième jour, voir en toute fin de stage. Ce temps de préparation met en condition les participants, les habitue à être dans cette intensité propre au clown. Il arrive que les questions fusent quand à cette cérémonie de naissance, l'appréhension monte, et tout est fait pour que cela se déroule le mieux possible, dans la bienveillance.

Une fois que l'exercice des nouveaux-nez est lancé, rien d'autre ne semble se passer que ce clown sur scène, dans cette petite bulle, comme si le monde extérieur s'était arrêté de tourner.

Il n'y a plus rien d'autre que cette scène (souvent improvisée et délimitée symboliquement), le public assis devant (parmi lequel les clowns les plus téméraires peuvent s'aventurer pour échanger des émotions et grains de folie), et ce qui en spectacle serait la loge, le petit espace caché, où l'impétrant se retire le temps qu'il lui faut pour se recentrer, se concentrer, rassembler ce qu'il a appris pour atteindre cet état particulier lorsqu'il chausse son nez et s'avance sur la scène.

Cette retraite sera reproduite à chaque fois que quelqu'un met ou enlève son nez : cela se fait « avec pudeur ». Différentes méthodes pour cela, si la situation n'offre pas de loge : j'ai vu des clowns baisser la tête, se cacher le visage dans leurs bras, sous une veste, ou encore face à un mur, derrière un arbre... Personne n'est censé voir le geste qui met et enlève le nez. Cela permet de prendre cet instant avec soi-même, pour se mettre en condition.

Transformations dans les relations humaines, et avec les entités non-humaines du cosmos :

Il est clair que chausser un nez de clown change les rapports entre humains, déjà en changeant le rapport à soi et aux autres, ce que j'ai décrit partiellement dans le paragraphe concernant l'intensité. Un clown ne respecte plus les normes sociales, seulement ses propres normes, et tout le monde le sait. Les passants sont en attente devant un clown dans la rue, ils devinent une différence et se demandent ce qu'il va faire. Des exemples d'action de rue comme des contrôles de sourire, singeant les contrôles d'identité des forces d'État mais vérifiant que tout le monde est bien en capacité de sourire, est généralement très bien pris, comme les acrobaties maladroites, les gênes qui peuvent être occasionnées dans la circulation, le fait d'adresser la parole à

un inconnu, de faire « trop de bruit »... Ce qui serait à coup sûr source de plaintes si les mêmes personnes avaient fait exactement les mêmes choses sans nez rouge. Les costumes bariolés et les maquillages colorés renforcent cette joie de vivre innocente, cette spontanéité hors-limite que le clown développe, et renforcent donc son effet.

Les gens ne voient pas le clown comme une personne sociale lambda, et le clown ne voit pas le monde de la même manière que d'habitude. Chaque être, chaque objet, chaque couleur ou tâche de lumière peut prendre une importance considérable, devenir tragique, merveilleuse ou à se plier de rire. Je ne sais pas si l'on peut parler de surnaturel comme classiquement entendu, mais même si ce n'est pas le cas, si aucune dimension spirituelle n'entre en jeu (ce qui est tout de même à explorer, beaucoup s'intéressant à la spiritualité, mais que je n'ai pas eu le temps d'aborder pour l'instant), il reste que le rapport au cosmos, à l'ordre du monde et à tout ce qui le constitue est bel et bien modifié.

Ce rapport spécial à soi et au monde s'exprime, se conçoit et se pratique de façon exponentielle chaque fois que l'on chausse le nez. Mais cela débute pour la première fois lors de la cérémonie des naissances de clowns, qui peut être une révélation influençant ensuite tout un pan de vie de l'individu, ainsi que l'ont déclaré certains de mes interlocuteurs.

Imbrication spécifique du verbal et du non-verbal :

Le clown, s'il parle, modifie sa voix en fonction de son personnage, module son ton pour accentuer ses propos, qui peuvent (très souvent) être prononcés en « grommelot », la langue des clowns, qui consiste en une suite de sons incompréhensibles en eux-mêmes, mais dont l'expressivité est universelle grâce justement aux tons de la voix et expressions faciales et corporelles. De fait, le clown peut se rapprocher du mime, tout spectateur est bien plus attentif au langage corporel d'un clown, qui communique de manière non-verbale bien plus qu'au quotidien. Le volume sonore et l'intensité gestuelle sont très importantes et parlent d'elles-mêmes, car le clown investit totalement son être (ce qui explique la fatigue évoquée dans la première partie du texte).

Par ailleurs, la maladresse accentuée, ou encore l'ironie, sont de mise. Il est fort probable qu'un clown pose des questions que personne n'aurait songé à poser, et donne des réponses loufoques auxquelles il donnera du sens, ou contraires à l'opinion de l'acteur afin d'accentuer le manque de crédibilité de ce point de vue. Des propos ou des actions qui auraient été malvenus, choquants, ou fous, seront en principe bien pris s'ils viennent d'un clown car il n'a pas le statut ni le rôle d'un citoyen soumis à la bienséance.

3 – Classification

La cérémonie de naissance des clowns ressemble à un rite de passage, avec les trois phases décrites par Van Gennep : stade de séparation ou « rite préliminaire », stade central de marge ou « rite liminaire », et stade d'agrégation ou « rite post-liminaire ». L'auteur catégorise ces rites comme marquant les étapes de la vie d'une personne, comprenant des symboles de l'ordre du franchissement. Ce sont des cérémonies dont l'objet est de faire passer l'individu d'une situation déterminée à une autre situation tout aussi déterminée.

Rite de passage : initiation

On retrouve dans la cérémonie des « nez-sens » de grandes similitudes avec les rites d'initiation. Le franchissement marqué entre la loge et la scène revêt une grande importance, c'est là que le clown voit le jour et prend vie pour la première fois.

Le premier stade de séparation, visant à isoler l'individu de son ancien milieu, correspond au passage dans un lieu à l'abri des regards, seul, pour prendre le temps de se centrer et de chausser le nez.

La phase de marge est très marquée dans les rites d'initiation, souvent une phase de réclusion, marquée par une coupure dans le temps et dans l'espace, pendant laquelle le ou les protagonistes du rite sont en marge des obligations et des règles normales. C'est le passage sur scène, sans limites de temps, hors des normes habituelles, espace de liberté. Un rite efficace opère une transformation entre un état, un statut social et un autre, la phase centrale étant cruciale pour cela. On peut alors considérer que ce premier moment de clown officiel est efficace, puisque dès lors, la personne acquiert un nouveau statut.

Elle est ensuite ré-intégrée à la société des participants, retournant s'asseoir avec eux, avec un état de clown qui l'a changée et fait d'elle un membre à part entière du groupe des clowns, bien que jeune et peu expérimenté, mais en décalage avec les nouveaux-nez qui attendent encore leur tour, dont elle vient de se distinguer.

Rite d'intégration

Je me suis interrogée : est-ce que le week-end entier n'est pas le rituel ? La cérémonie qui le clôt devenant alors la phase d'intégration ?

Un déformateur me précise : « La naissance proprement dite a lieu sur tout le week-end, mais je la matérialise au dernier moment - les gens se focalisent là-dessus sans se rendre compte que tout le cheminement qu'ils font c'est ça la naissance – c'est juste un peu l'apothéose, où on va

créer une bulle et simplement inter-agir avec l'environnement et avec l'autre clown qui est là. » (C'est un adepte de la deuxième variante, avec un passage en binôme).

Si le week-end est un isolement par rapport à la société dans son ensemble, il n'en est pas un par rapport au groupe social concerné, c'est donc l'isolement pour chausser le nez que je choisis de considérer ici comme étape du rite d'intégration. De plus, la naissance de clown ne permet pas de s'intégrer à la société, il s'agit plutôt de faire partie d'un groupe d'initiés peu reconnu en-dehors de ce cercle. Ce trait est même souligné par l'appellation « déformation » (sous-entendu outrepassant les règles habituelles) plutôt que « formation » au clown activisme.

L'identité de clown n'est pas totalement reconnue dès la première formation, davantage de pratique est nécessaire, ainsi que la « recherche de son clown », la construction de son personnage : son nom, son costume, sa personnalité... L'intégration au groupe est effectuée progressivement, tout au long de ce premier stage, à travers les exercices cadrés et activités informelles (discussions, massages, cuisine, promenades, sorties en ville, parfois partage d'une pièce pour la nuit...), et elle sera de plus en plus effective à mesure que le cheminement vers son clown avance.

Si le processus est diffus dans le temps, quel rôle a le rite de naissance des nouveaux-nez ?

Il a une valeur personnelle forte : on se souvient d'où et avec qui l'on est né (ou « nez »), qui nous a fait naître (formateur.s et/ou formatrice.s), dans quelles circonstances, ce que notre clown a fait (ses réactions, comme indicatrices, influencent ce que sera sa personnalité), ce que nous avons ressenti, etc...

C'est la première fois que l'on s'intègre officiellement au monde des clowns, on y fait nos premiers pas. Cela a donc une valeur d'intégration pour l'individu. De plus, l'aspect fédérateur, l'envie de recommencer des animations clownesques, les liens inter-personnels créés au long de la formation et renforcés lors du rituel de fin, est évoqué par plusieurs de mes interlocuteurs.

Le groupe accorde lui aussi une importance à ce moment privilégié, qui atteste la (dé)formation de la personne, son immersion dans l'univers clownesque, sa recherche et naissance d'une nouvelle part d'elle-même.

La variante B présentée dans la première partie, avec un passage sur scène à deux personnes se réfère au binôme omniprésent dans l'organisation de l'armée « art-nez » des clowns activistes, et suppose donc une intégration anticipée dans ses rangs. C'est le but des formateurs, recruter pour leur camp, mais n'est pas toujours l'objectif des participants. Celles et ceux qui n'étaient là que par curiosité personnelle sans désir de s'engager auront tout de même trouvé dans cette méthode un appui réconfortant dans le fait de ne pas passer seul sur scène, ce qui peut être vécue comme brutal ou angoissant pour les plus timides.

L'intégration effective au groupe n'est jamais définitive : si l'on peut se sentir appartenir au groupe toute sa vie, même après avoir raccroché le nez, il y a des personnes qui ne s'intègrent pas à la suite de la formation, puisque rien n'est obligatoire. Si l'expérience ne lui plaît pas, qu'elle n'a pas le temps ou la motivation de s'investir, ou pour diverses autres raisons, ce stage de clown et le rituel de naissance qu'elle a vécus peuvent ne rien représenter d'autre pour elle qu'une expérience parmi d'autres dans sa vie. On pourrait la considérer comme sympathisante mais peut-être pas comme membre active.

DU POLITIQUE

Démocratie et anarchie en ethnologie : organisation sociale d'une zad et des clowns activistes

La quatrième de couverture d'un ouvrage d'Evans-Pritchard sur les Nuer¹¹ a attiré mon attention, de par son emploi de termes qui peuvent au premier abord sembler antinomiques : « société acéphale », « différence de rang », « statut », « prospérité », « anarchie ordonnée », « sentiment démocratique particulièrement vif »... Je m'intéresse donc ici à ces attributions, leurs contradictions, leurs sens, pour pouvoir prendre plus de précautions quand à leur utilisation.

Je mettrai cette œuvre en regard avec « La société contre l'État » de Pierre Clastres¹², pour approfondir ces notions, leur utilisation dans la littérature ethnologique, afin de mieux les cerner, et comprendre les fonctionnements sociaux et politiques des groupes et mouvements que j'observe lors de mon étude.

1 - L'organisation politique des Nuer aux activistes

Sous-groupes et alliances : Les Nuer

Pour comprendre les termes de politique attribués à un groupe social, il faut en saisir le fonctionnement. La société Nuer est divisée en segments tribaux, dont les factions les plus proches s'allient contre les plus lointaines. (voir le diagramme page 170 de l'ouvrage, et reproduit ci-dessous). L'équilibre se joue entre les tendances opposées de fission et de fusion. Les sections se définissent contre les autres, mais pratiquent en leur sein très peu d'activités solidaires.

X	Y1	Y2
		Z1
		Z2

11 E. E. EVANS-PRITCHARD, 1937 « *Les Nuer. Description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote* », Oxford, Gallimard (Ed. 1994), 301 p, notice bibliographique pour l'édition française, index, cahier 24 p illustrations.

12 Pierre CLASTRES, 1974, « *La société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique* », Paris, Les Editions de Minuit, 186 p.

Si un conflit éclate entre Z1 et Z2, les deux segments le régleront entre eux. Mais ils s'allieront en tant qu'unité Z dans un conflit contre un segment de Y2. De même que tous les Y2, y compris les sous-groupes Z s'impliqueront dans un différend avec les Y1, et tous les Y dans une union contre les clans X. La seule manière d'unir tout le peuple Nuer, c'est contre un autre peuple, lors des razzias par exemple.

Sous-groupes et alliances : les zadistes rêvent de convergence

Il me semble que ce type d'alliances échelonnées se retrouvent dans de nombreux groupes sociaux, y compris chez les militants actuels. Par exemple, on peut former des sous-groupes selon les types de causes défendues : environnement, social, consommation... et à l'intérieur des sous-groupes, par exemple le milieu forestier, les milieux marins, l'agriculture, les énergies, qu'on peut elles-mêmes diviser en sous-catégories de sujets, comme le nucléaire, l'éolien, le photovoltaïque, le pétrole. Ces catégories pourraient être mises dans un tableau semblable à celui présenté plus haut, les sous-groupes et sous-sujets « environnement » prêts à s'entraider sur de gros projets, et sur des convergences plus larges encore avec les autres groupes militants.

Un autre type de classification pourrait être proposé, sur les modes d'organisation et les moyens de luttes. D'un côté les partis, syndicats et autres institutions politiques, de l'autre les apolitiques indépendants. Chez eux, les distinctions sont de l'ordre du recours ou non à l'illégalité, à la violence, en distinguant plusieurs nuances de violence, par exemple. Chacun agit de son côté, mais va s'allier avec des groupes proches lorsque c'est nécessaire, et contrairement aux Nuer, pas seulement pour se protéger, parfois aussi par pure volonté de s'allier. En manifestations, politiques et apolitiques ont depuis longtemps appris à coopérer, mais les tensions peuvent être vives entre casseurs et non-violents.

Il est évident que de tels tableaux seraient complexes mais intéressants à traiter. Ce ne seraient que des catégories analytiques, parce que, ce qui ressort de mon terrain, c'est que les militants d'aujourd'hui sont très flexibles, ils s'engagent dans différentes causes et par différents moyens, au fil des étapes de leur vie, de leur évolution, mais parfois (voir souvent?) aussi simultanément, en s'adaptant aux situations.

De plus, contrairement aux Nuer qui se définissent *contre* les autres groupes, les militants parlent beaucoup de « convergence ». Ils se distinguent fortement dans leurs méthodes, qui déclenchent des débats pouvant être houleux, mais nombreux-ses sont celles et ceux qui cherchent à coopérer, à dialoguer et à s'allier. De nombreux rassemblements appellent ainsi à la « convergence des luttes », notamment sur les ZAD.

Si le terrain des modes d'actions est glissant et conflictuel, celui des causes l'est moins, et la diversification des thèmes d'engagement, en action ou dans les gestes quotidiens, semble correspondre avec un discours globalisant, tout du moins pour les personnes les plus engagées (en terme de temps et d'implication). C'est contre un système social dans son ensemble, et pour la construction d'un nouveau modèle que ces gens agissent. Peut-être la mise en réseau des préoccupations est-elle aidée par une recherche d'autonomie, d'auto-suffisance : il faut pour cela penser à long terme, à la fois l'énergie, la consommation, l'alimentation, le rapport à l'environnement, la construction, l'organisation sociale, l'éducation... D'autant plus que certains sujets se recoupent. L'idée est que tout est très lié, qu'il est nécessaire de traiter ces questions dans une même démarche.

Les ZADs sont un bel exemple de convergence, comme le confirme Grégoire Souchay¹³ : « on se bat contre le barrage et son monde [...] La ZAD n'est pas qu'un lieu de contestation et de lutte. En soi, une « zone à défendre » est un espace de création et d'invention extraordinaire. Cela part du principe que tout peut être remis en cause. » (p 88). Tous modes d'actions confondus, rassemblés dans ces lieux symboliques, on y trouve tous ces types de sujets : à Notre-Dame-des-Landes, couramment appelée NDDL, l'opposition à un aéroport a amené la construction d'un lieu de vie communautaire, avec constructions d'habitations, maraîchage, événements culturels, mais aussi récemment une maternité, avec un projet d'école. J'ai ainsi appris récemment par un clown domicilié sur place que trois nouveaux-nés y avaient été mis au monde par des sages-femmes, ce qui donne le sourire à de nombreux sympathisants, admiratifs de ce qu'ils voient comme un honneur d'être né dans une ZAD (et pas des moindres), on entend alors quelquefois le terme « d'enfants de la résistance ».

Chez les clowns activistes, il est également possible de faire ce découpage entre différents thèmes de prédilection, et modes d'actions : plusieurs attitudes sont possibles en manifestations, ils peuvent aussi agir hors manifestations, en « action directe »* dans des centres de recrutement de l'armée ou des Pôle Emploi, par vidéos diffusées sur internet...

2 - La société contre l'État : pouvoir et anarchie

Le pouvoir politique

La classification anglo-saxonne distingue cinq grands types de sociétés archaïques, du pouvoir politique le plus développé à l'absence de pouvoir politique (dans certaines « sociétés closes »). Pour en parler, un vocabulaire biologique est utilisé, qualifiant les organisations sociales

13 SOUCHAY Grégoire, LAIME Marc, 2015 « *Sivens, le barrage de trop* », Seuil et Reporterre, 135 pages

de « naissantes », « embryonnaires », « peu développées »... supposant que l'embryon *devrait* se développer vers « l'adulte » occidental lettré, essayant d'atteindre un niveau « évolué » de politique. Le caractère ethnocentriste de ces jugements de faits et de valeurs est évident.

Quels seraient les critères pour quantifier le pouvoir politique ? Aucun saut évolutif d'une société pré-politique à une société civilisée n'a été observé, l'évolution s'il en est se fait donc progressivement, et ses nuances rendent impossible cette classification.

Le pouvoir se trouve selon Clastres dans la relation sociale de commandement-obéissance, dont le traditionalisme en fait un rapport de coercition-subordination. Le pouvoir sans coercition serait-il à classer dans les groupes sans-pouvoir ?

Dans les sociétés sans relation de commandement-obéissance, le projet collectif est maintenu par un contrôle social immédiat, un « pouvoir non-officiel de l'opinion publique » d'après Lowie. Ce mode de fonctionnement est aussitôt qualifié d'apolitique, mais sans référent politique à lui opposer, comme le note Pierre Clastres.

Je me demande si l'on ne pourrait pas penser autrement, sans utiliser cette dichotomie « politique/apolitique » ? Où pouvons-nous classer les tentatives d'auto-gestion, les utopies et expériences de démocratie directe, participative, revendiquant la liberté de chacun dans le pouvoir de l'assemblée et refusant l'autorité coercitive ? Ces groupes sociaux sont passés par le stade communément désigné comme « évolué » et abouti du pouvoir politique mais le rejettent : certains voient cela comme un retour à l'archaïsme, mais comment pourrait-on « dévoluer », régresser contre l'ordre naturel des choses ? Ce qui a été pensé comme un progrès naturel ne l'est peut-être pas, et sortir de ce modèle peut alors être considéré comme un pas de plus en avant, ou pour quitter complètement le dogme évolutionniste, un pas sur le côté (voir le film « *L'an 01* »¹⁴).

En accord avec cette idée, Clastres affirme que penser notre pouvoir comme un modèle relève de l'opinion et non de la science. Il refuse de considérer la coercition comme limite du pouvoir, celui-ci existant de fait séparé de la violence et de la hiérarchie : « le pouvoir politique est *universel* » mais se réalise en deux modes : coercitif (cas particulier d'une innovation dans l'Histoire) et non-coercitif (p 20).

« De fait, à les considérer selon leur organisation politique, c'est essentiellement par le sens de la démocratie et le goût de l'égalité que se distinguent la plupart des sociétés indiennes d'Amérique. » (p26). Anarchie, démocratie et égalité sont entremêlés dans un paragraphe, le sont-ils aussi dans la pensée de l'auteur ? Peuvent-ils l'être dans la réalité ? Certaines personnes avec qui je

14 Jacques DOILLON, Alain RESNAIS et Jean ROUCH, 1973, « *L'An 01* », UZ Production, France (adaptation de la bande-dessinée « *L'An 01* » de Gébé)

me suis entretenue sur mon terrain pensent que oui : une vraie démocratie, donnant le pouvoir au peuple, à tous, donc à personne en particulier, et sans pouvoir coercitif, serait une forme d'anarchie.

Toutefois, cela ressemble à un ethnocentrisme, le chercheur étant politiquement engagé, apposant sa propre vision du pouvoir de notre société coercitive comme une menace. Aurait-il transposé ses peurs et ses envies en imposant sa grille de lecture à l'analyse de sociétés ne vivant pas cette réalité ? Cette grille est-elle aujourd'hui adaptée aux mouvements alternatifs cherchant d'autres modes de fonctionnement, comme la « démocratie réelle » ? Il est possible et même probable qu'eux, ayant expérimenté le pouvoir coercitif, le voient comme une menace à détourner en modifiant et limitant le pouvoir politique. Dénoncent-ils la même chose que la quatrième de couverture de l'ouvrage ? C'est-à-dire : « Avant d'être économique, l'aliénation est politique, le pouvoir est avant le travail, l'économique est une dérive du politique, l'émergence de l'État détermine l'apparition des classes. »

N'y aurait-il donc pas de classes sociales dans les sociétés sans État ? On y observe pourtant des inégalités sociales marquées, comme chez les Nuer (économiques, prestige, force et crainte de la vendetta...).

Pour parler de l'évolution des sociétés, nous pouvons également nous référer à Ibn Khaldoun, qui parle de cycles en trois phases : création et mise en place d'un ordre social idéalisé, qui commence dès la prise de pouvoir à se corrompre même dans son âge d'or, puis déclin, corruption, troubles sociaux et politiques qui s'empirent jusqu'à une révolte qui renverse l'ordre social pour en mettre un nouveau en place. L'écrivain vivant au XIV^e siècle, sa théorie s'applique d'abord aux anciens régimes, mais nous avons pu l'observer aussi de la monarchie à la monarchie absolue, renversée par la République. Certains penseurs et militants voient en la Révolution Industrielle l'âge d'or et le glas annoncé de nos républiques capitalistes, aujourd'hui de plus en plus contestées, remises en cause, contre lesquelles des initiatives alternatives nombreuses et variées voient le jour.

La menace de la corruption du pouvoir et de l'organisation sociale est prise en compte dans ces essais d'utopie, avec des modèles où personne n'a d'autorité légitime, surtout pas par la force ni la violence, et où le pouvoir décisionnaire est partagé par tou.te.s, chaun.e ayant droit de parole, avec des délégations à des conseils tournants, sans qu'un individu ne puissent s'installer longtemps dans un fonction, pour qu'il n'abuse pas de son pouvoir ni ne soit corrompu avec le temps.

Questions politiques et méthodologiques

Nous avons vu le mode d'organisation Nuer, et avons questionné les termes et quelques incohérences dans le discours, relevant de fréquentes références à la force et à la violence comme système judiciaire.

Est-ce là ce que l'on entend par « vif sentiment démocratique » ? Je suis ironique quand je pose cette question. Est-ce un ethnocentrisme et un amalgame d'apposer notre vision politique à des sociétés autres en leur imposant le terme de démocratie ? Ou est-ce ethnocentrisme de railler ainsi leur forme de démocratie, ne reconnaissant que ma vision de ce mode de gouvernance comme légitime ? Leur fonctionnement est-il pour eux l'équivalent de ce que nous considérons comme démocratique ?

L'anarchie est-elle une forme de démocratie ? S'il n'y a pas de pouvoir, le pouvoir est-il à tous ? Ou n'est-ce seulement qu'une absence de coercition ? L'anarchie est-elle une démocratie non-coercitive ? (Et notre État est-il une démocratie coercitive?)

Quelle place pour la loi, en anarchie et en démocratie ? Est-elle davantage coercitive à l'écrit ou intériorisée ? L'absence totale de loi est-elle possible, envisageable ? Si c'est le cas, comment qualifier ce régime ?

Qu'est-ce que le pouvoir politique ? C'est-à-dire qu'est-ce que la société ? Comment et pourquoi passe-t-on du non-coercitif au coercitif ? C'est-à-dire qu'est-ce que l'Histoire ? J'ajouterai : comment passer du coercitif au non-coercitif ?

Nous constatons les difficultés de compréhension de nos propres modèles, qui évoluent avec le temps (il faut préciser l'écart d'époque entre l'écriture de ces livres et notre lecture, les concepts et représentations ont changé), et qui sont adaptés à nos sociétés mais peut-être pas universels. Devons-nous modifier les définitions de nos concepts ou en créer de nouveaux pour éviter la confusion lorsque nous parlons d'autres sociétés ?

La société contre l'État : utopie anarchiste ?

Parler d'économie de subsistance amène à penser que les journées sont occupées à un travail difficile pour subvenir à ses besoins, alors qu'en réalité, les ressources naturelles sont telles que le temps moyen de travail quotidien ne dépasse pas quatre heures par jour pour satisfaire leurs besoins (des chasseurs-nomades du désert du Kalahari aux agriculteurs sédentaires amérindiens). Pierre Clastres questionne : pourquoi n'occupent-ils pas ce temps oisif à produire davantage, du surplus de biens matériel ? Mais « à quoi cela leur servirait-il ? À quoi serviraient les surplus ainsi accumulés ? Quelle en serait la destination ? C'est toujours par force que les hommes travaillent au-delà de leurs

besoins. » (p 166) La force externe coercitive de l'État. Ce système économique est un refus de surplus inutile, la volonté d'accorder production et besoins.

Le travail apparaît dès lors que l'homme ne produit plus seulement pour lui-même, mais aussi pour les autres « sans échange et sans réciprocité », « quand à la règle échangiste se substitue la terreur de la dette » (p 168), autrement dit, quand l'économique et le social ne sont plus égalitaires. La société se divise alors en dominants et dominés, et « a cessé d'exorciser ce qui est destiné à la tuer : le pouvoir et le respect du pouvoir. » (p 169) Selon l'auteur, l'organisation verticale de la société en est responsable : « La relation politique de pouvoir précède et fonde la relation économique d'exploitation. Avant d'être économique, l'aliénation est politique, le pouvoir est avant le travail, l'économique est une dérive du politique, l'émergence de l'État détermine l'apparition des classes. » (p 169)

Ces valeurs sont régulièrement évoquées dans les ZAD et chez les clowns, avec une recherche d'autonomie, d'auto-suffisance, et sans production de surplus, sans recherche de profits. Des mouvements et associations proches créent même des monnaies locales qui empêchent l'inflation et l'épargne, perdant de la valeur avec le temps, demandant à circuler.

Comment apparaît alors l'État ? Il est « l'instrument qui permet à la classe dominante d'exercer sa domination violente sur les classes dominées. (...) il faut donc qu'il y ait auparavant une division de la société en classes sociales antagonistes, liées entre elles par des relations d'exploitation. » (p 173) La structure sociale repose donc sur la capacité d'aliénation des opprimés par la force des oppresseurs, aliénation qui fonde l'État par son « monopole de la violence physique légitime ». Les questions qui se posent sont les suivantes : Comment apparaissent ces classes sociales inégalitaires ? De même pour la propriété privée que va défendre l'État ?

Quelques réflexions me viennent à ce sujet. Si l'État existe pour défendre la propriété et les propriétaires, seul un régime « de droite » peut y fonctionner, tout le reste est utopie contradictoire avec le fondement de cette structure sociale. Il serait même antinomique de parler d'État démocratique puisqu'il est en soi une oligarchie

Pour Pierre Clastres, le désir de possession est désir de pouvoir : c'est à mettre en lien avec notre société de consommation, au fort pouvoir symbolique, et avec le rejet qu'en font les militants, zadistes et clowns activistes.

Il est cependant un point notable, celui de la démographie. « Il est très probable en effet

qu'une des conditions d'existence de la société primitive consiste dans la faiblesse relative de sa taille démographique. » (p 181) De fait, ces sociétés sont réparties en petits groupes qui veillent à leur autonomie. « Cette atomisation de l'univers tribal est certainement un moyen efficace d'empêcher la constitution d'ensembles socio-politiques intégrant les groupes locaux et, au-delà, un moyen d'interdire l'émergence de l'État qui, en son essence, est unificateur. » (p 181)

Ces questions de taille de groupes sont posées dans les expériences d'auto-gestion. Les discussions, cercles de parole, prises de décision par consensus, peuvent s'avérer longs et délicats, voir difficiles, lorsque le nombre de participants augmente. Est-ce possible de fonctionner ainsi en grands groupes ? Il existe des exemples qui fonctionnent. Tiendront-ils sur la durée ? Qu'en est-il de l'échelle nationale ? Pour cela, nous pourrions nous pencher sur le parti espagnol Podemos, issu du mouvement des Indignés, qui en a gardé de nombreux modes de fonctionnement.

3- ZAD : Zone d'Alternative Démocratique ?

L'organisation des groupes

Les Cheyennes : des Grandes Plaines aux ZAD ?¹⁵

Contrairement aux groupes familiaux et aux bandes, dont l'appartenance est de naissance, les sociétés militaires cheyennes sont intégrées par choix quand un jeune homme devient prêt à se battre contre les Crow et les Pawnee. Sa bravoure peut faire de lui un chef de guerre et s'il respecte l'idéal cheyenne de sagesse et d'altruisme, il sera peut-être un jour choisi comme l'un des quarante-quatre chefs de paix du conseil tribal, autorité ultime, présidé par le Chef-Médecine-Douce. Pendant ses dix ans de "mandat", il n'aura pas le droit de tuer, sous peine d'exil.

Il est intéressant de relever des points communs avec notre propre société, son fonctionnement social, ses tabous et ses idéaux magnifiés inatteignables qui poussent au « *burn-out* » psychologique.

Les critères de choix des chefs sont différents des nôtres, mais notons qu'ils ont un temps imparti pour ce rôle qui leur pèse par les responsabilités qu'il contient, notamment celle d'éviter que se produise le tabou, crime suprême, du meurtre d'un Cheyenne par un Cheyenne. « *Violence of Cheyenne against Cheyenne is the great challenge to the Cheyenne system of social control* »¹⁶

15 E. ADAMSON HOEBEL, 1960, *The Cheyennes. Indians of the Great Plains*, New-York, Holt, Rinehart and Winston, 103 p., 2p. 4 planches noir et blanc, annexe, bibliographie, lectures recommandées

16 Traduction : « La violence des cheyennes contre les cheyennes est le grand défi du système cheyenne de contrôle social. »

(p. 49). Chez nous, l'assassinat, la bavure policière et la guerre civile sont également des peurs sociales profondément ancrées, chaos de la société, allant à l'encontre de sa volonté de perpétuation, la remettant en cause et menaçant son existence même.

Ce problème de violence interne au groupe a été très présent le week-end du 25 et 26 octobre 2014 à la ZAD du Testet, occupation contre le barrage de Sivens (Tarn). J'y étais pour mon terrain préparatoire, et j'y ai vécu avec oppression les tensions internes, les disputes éclatant fréquemment entre « violents » et « non-violents », pour des questions de méthodes et de conséquences des actions. Ces dissensions ont fragilisé le groupe, ce que m'ont confirmé plusieurs informateurs et discours visant à l'unification. La violence verbale entre membres d'un même camp a des répercussions fortes, et la violence physique entre les forces de l'ordre et les opposants au barrage, qui appartiennent à la même société, sont un sujet de débat très controversé, d'autant plus lorsque ces comportements ont causé la mort de Rémi Fraisse.

Je relève d'autres similitudes entre cette description du peuple cheyenne et mon terrain, et cela m'aide à organiser ma propre analyse. En effet, les Cheyennes sont organisés en petits groupes familiaux localisés dans l'espace du camp pour ce qui concerne la chasse et l'alimentation. De même, dans le camp au bord du Tescou j'ai observé de nombreux regroupements de tentes et de camions autour de feux de camps, où les groupes d'amis mangeaient ensemble, souvent par mise en commun de courses ou de récupération. Les groupes militaires indiens sont intégrés par choix, et transversaux au reste de la société : là encore, le fait d'aller ou non « sur le front », terme utilisé pour désigner le lieu des hostilités avec les forces de police, d'y aller en tant que pacifiste, clown, photographe, musicien, équipe de soin, « cagoulé », « caillasseur » ou constructeur de barricades relève du choix de chacun, qui intègre ces groupes selon ses convictions et émotions, rejoignant des amis ou plus simplement les personnes partageant les mêmes codes vestimentaires et gestuels que lui.

Par ailleurs, le droit public cheyenne est supérieur au droit privé, individuel : la société, la vie de la communauté est prioritaire sur tout le reste. C'est une valeur souvent défendue à la ZAD, malgré les tensions, tous tentent de s'unir « pour la cause », respectent les débats et les décisions collectives, prises sur le mode du consensus. Les contrevenants sont décriés, critiqués, et peuvent être rejetés.

Quand à l'organisation des groupes, il paraît judicieux de se référer à Marcel Mauss, et sa « morphologie sociale »¹⁷, qui est « la science qui étudie, non seulement pour le décrire, mais

17 MAUSS Marcel, « *Essai sur les variations saisonnières des sociétés Eskimos* » dans *Sociologie et Anthropologie*,

aussi pour l'expliquer, le substrat matériel des sociétés, c'est-à-dire la forme qu'elles affectent en s'établissant sur le sol, le volume et la densité de la population, la manière dont elle est distribuée ainsi que l'ensemble des choses qui servent de siège à la vie collective. » (p. 389)

Nous remarquons que les différences qualitatives résultent de différences quantitatives.) La vie sociale des Eskimos suit un rythme régulier : un hiver qui présente l'apogée de la cohésion sociale où l'intimité du groupe est impressionnante, et un été où les liens sociaux sont plus diffus, les familles étant repliées sur elles-mêmes et disséminées géographiquement.

Ainsi une règle sociologique d'une grande généralité apparaît : la vie sociale est fonction de son substrat matériel. Cela influe donc également sur les groupes militants et activistes : la vie est différente d'une ZAD à une autre, de l'été où plus de personnes sont disponibles, période rythmée de festivals et de rencontres, à l'hiver froid, humide et difficile, en groupes plus restreints mais plus fixes, plus durables dans le temps. Tous les activistes réagissent à l'actualité politique, s'adaptent à un contexte, selon les acteurs qui les soutiennent, ceux qui leur font face, la répression venant des forces de l'ordre ou encore le battage médiatique, l'opinion publique...

La prise de décision par consensus

Cette organisation sociale se met en œuvre concernant les Nuer majoritairement dans les cas de conflits. Il existe chez eux des compensations convenues pour certains dégâts, avec la possibilité de recourir au chef à peau de léopard comme médiateur si une volonté de compromis est partagée par les différentes parties (surtout si le conflit est local, dans des sections proches, perturbant la vie quotidienne). Il n'y a pas de sanction imposée, mais une discussion libre qui recherche une forme de consensus, un accord.

Cela va de pair avec le fait que le chef à peau de léopard n'a pas d'autorité séculière, mais seulement dans les actes publics, surtout rituels. « Sa fonction n'en est pas moins politique, car c'est à travers lui que se fait la régulation des rapports entre groupes politiques, même s'il ne dispose d'aucune autorité politique pour les dominer. Il est surtout agissant dans le règlement des vendettas, qui ne peut se faire qu'avec son intervention, et c'est là que réside son importance politique. » (p 202)

Souvent, les deux parties ont plus ou moins raison. Alors la question à trancher est : qui des deux a plus raison que l'autre ? « La crainte de s'attirer une vendetta est en vérité la plus importante des sanctions légales au sein d'une tribu, et la principale garantie pour la vie et les biens d'un individu. » (p 201)

Mauss Marcel, Paris, PUF, (Coll. « Quadrige »), 1993 [1950].

Cela ressemble à un régime de terreur, infligée par les pressions sociales et le jugement populaire, qui maintient l'ordre social par la peur, et non par le devoir, la conscience des droits et de leurs limites, ou la bienveillance. Qu'en est-il dans notre société ? Quelles sont les parts des lois écrites, des normes intériorisées, de la répression policière, du risque de scandale médiatique, du pouvoir de l'opinion publique, des votes, de l'expression personnelle, de la contestation, des manifestations, des diverses formes de militantisme ?

En matière de droit et d'égalité, certaines idées avancées par Evans-Pritchard me posent question. Je lis que le Nuer peut envier la richesse matérielle mais n'en traitera pas le propriétaire avec plus d'égard.

La richesse a donc un statut ambivalent, enviée en tant que telle mais sans impact important sur les comportements et attitudes envers les personnes qui la détiennent. La naissance n'a pas d'importance, l'égalité des membres, si. « Le Nuer, c'est le produit d'une éducation rigoureuse autant qu'égalitaire ; profondément démocrate, il se monte pour peu et jusqu'à la violence. » De nouveau, démocratie et violence sont liées.

En contradiction avec cette égalité de façade, ou de politesse, nous apprenons que le droit n'est pas égal pour tous mais « relatif à la position des personnes dans la structure sociale, à la distance qui les sépare dans la parenté, le lignage, la classe d'âge, et par-dessus tout dans les systèmes politiques. »

Cette citation, p 199, m'amène à me questionner encore sur les termes à utiliser pour décrire ce mode d'organisation politique : « Le fondement de la loi, c'est la force » Démocratie ? Anarchie ? Loi du plus fort ?

Les ZAD posent de manière singulière la question de la démocratie.

A Roybon, les « pro-Center Parc » s'énervent de cette « minorité » qui bloque des travaux souhaités par la « majorité » des Français. Il convient de réfléchir à ces termes.

La « majorité » n'a jamais été garante des bonnes décisions : elle a soutenu pendant des siècles que le Terre était plate, que les Noirs n'avaient pas d'âme, a laissé faire le nazisme... Car en réalité, la majorité ne se positionne ni pour ni contre, mais reste bien sagement assise dans son canapé à regarder les débats diffusés par la télé. Que faire de ces voix silencieuses ?

Pourrions-nous régler le problème des ZAD en organisant des référendums locaux et/ou nationaux afin de décider de la poursuite ou de l'abandon des chantiers ? La majorité des votants serait alors écoutée.

Mais, sans revenir sur les travers de notre société, manipulée par les médias, politiques,

finances et autres puissants, à la majorité largement influencée voir aliénée, et le risque que ces-dits puissants ne suivent pas la décision « du peuple », revenons sur le sens que peut avoir le choix de suivre l'avis de la majorité (votante, dans le cas de notre système démocratique, mais nous avons déjà évoqué ce problème plus haut).

Les zadistes dénoncent notre système actuel comme anti-démocratique, par ses perversions, ses corruptions et manipulations, mais également dans son fondement. Est-ce « démocratique » de faire le moins de mécontents possibles, de suivre ceux qui sont plus nombreux et parlent plus fort ? Il est parfois reproché aux nouveaux types de militants de trop occuper la scène médiatique et d'imposer leurs choix à l'ensemble de la société. Ce qui a été et est toujours reproché à leurs opposants... Nous tournons en rond, parce que la voix de la majorité n'est pas la voie démocratique.

C'est pourquoi, les nouvelles formes de militantisme, en revendiquant une démocratie réelle, fonctionnent par la recherche du consensus. Ne pas contenter le maximum de personnes, mais toutes, en échangeant leurs points de vue, en nuancant leurs propos et positions, en cherchant d'autres solutions... Le but étant que chacun.e y trouve son compte. Grégoire Souchay en dit ceci : « les décisions collectives sont prises en assemblée générale, au consensus, en démocratie directe. Chacun est autonome dans sa manière d'agir, il n'y a pas de tribunal ni de sanction, mais des discussions aboutissant parfois à des départs, du fait de l'incompatibilité des humeurs, des idées. » (p 88-89)

Voilà l'une des raisons de ne pas entrer en conflit, en plus de tenter d'apaiser les tensions latentes ou actives, pour lesquelles les zadistes de Roybon sont venus à leurs opposants avec du café et des messages de paix, cherchant l'écoute et la compréhension. Car le dialogue, et non le débat stérile, est nécessaire. La situation serait moins conflictuelle si chacun entendait et prenait en compte les raisons et émotions de l'autre.

A partir de là, des compromis sont possibles : construire mais sur une zone naturelle moins riche de biodiversité protégée ? Construire, mais en accord avec la biotope locale ? Construire autre chose qu'un Center Parcs, grande firme déjà riche, en optant pour des projets locaux, avec un réel souci écologique sans *green-washing* de façade ? Créer des projets dynamiques intégrés dans le territoire pour faire revivre la région au niveau social, culturel et économique, mais sans porter atteinte à la nature ? De nombreuses voies d'accord et de co-construction sont possibles, mais seulement sur une base d'écoute et de recherche de compréhension.

ZAD : Zone Anarcho-Démocratique ?

4- Chez les clowns activistes

Les modes de fonctionnement internes au réseau des clowns activistes a été exposé au chapitre 2. Cela s'articule entre des brigades locales et un relais central principalement informatique. Ce dernier est critiqué par une partie du groupe quand à la ressemblance qu'elle peut avoir avec une chefferie, et les dangers d'un pouvoir centralisé sont soulevés. De même, un équilibre est recherché entre une Armée organisée, cadrée, ancrée dans la solidarité du collectif, et un Clownistan libertaire et plus individualiste.

Rassemblements entre clowns

L'appel aux nouveaux fonctionne principalement de bouche à oreilles, sans campagne ni pétition. Exceptionnellement, un affichage ramène de nouvelles personnes pour des déformations. « Les clowns se produisent par cooptation.[...] C'est assez intimiste j'ai l'impression. », dit Melchior.

Il a vu plusieurs fonctionnements différents qu'il décrit ainsi :

- Un mode avec un seul référent à qui on a à faire tout au long de la formation : « attention ça ressemble à un chef ».

- « Deux à quatre anciens clowns qui viennent, et dix nouveaux qui "ferment leur gueule" entre guillemets, qui ne participent pas à l'organisation, mais ça marche plutôt bien. Il y en a qui transmettent et d'autres qui reçoivent. » Cela permet de ne pas se perdre dans l'organisation. Il n'y a « pas de réunions pour se mettre d'accord, le premier qui lance tout le monde le suit ». ce mode extrêmement attractif pour lui.

- Des rencontres entre clowns pour se mettre d'accord sur des points d'organisation, « qui à mon sens ne sont ni productives, ni fructueuses », « ça fonctionnait très bien avant qu'on les fasse, avant qu'on fasse des réunions pour savoir pourquoi on devait faire un programme pour pouvoir se réunir pour faire un programme prévisionnel du programme d'après... »

- Le fonctionnement habituel antérieur à ces réunions : « En fait on y allait, "bon bin voilà, moi j'ai un truc à vous transmettre", et c'était parti, d'une simplicité déconcertante. T'étais pas obligé de venir, si t'avais envie de proposer un truc, jamais personne ne t'empêchait de le faire. En tout cas j'avais pas l'impression de voir de frustration dans ces moments-là. » Un réserve cependant quant à une déviante possible : la présence de « quelqu'un d'un peu trop grande gueule, où y'a pas forcément grand-monde pour lui dire "tais-toi" ». Pas de programme, pas de chef, pas de réunions de préparation et d'organisation.

« Chaque clown est unique. On a des démarches communes effectivement, la non-violence

est une règle absolue pour le clown. Comme on fonctionne en groupe affinitaire, on a des modes de fonctionnement similaires. » déclare Capitaine Caverne. Selon lui, le groupe est assez soudé, les rencontres sont riches de différences et de partage, d'amour et de soutien, constituant « une bulle d'oxygène hors de la société de masse obsédée par le contrôle, et ça fait du bien ». Beaucoup ont des valeurs et réflexions communes, s'attachent, et ont envie de monter des projets ensemble, y compris hors de la sphère clownistanaise.

L'absence de chef

Le chef est un point central chez les clowns. « De plus en plus [dans la société dominante] on ne l'appelle pas "chef" mais "responsable d'équipe", on remplace les ordres par des consignes, mais ça reste des gens qui sont décisionnaires de la vie d'autrui alors qu'ils ne sont pas forcément légitimes pour le faire. Déjà, des ordres par des gens légitimes c'est chiant, mais des ordres par des gens qui débarquent c'est encore pire. » (Melchior)

De mes entretiens ressort l'idée que les valeurs "humaines" du clown activisme aident à ce fonctionnement politique : l'amour, la bienveillance, l'absence de jugements, l'écoute, toutes ces émotions contenues dans le personnage du clown, permettent de se connecter les un.e.s aux autres.

Le côté activisme, par sa forme et sa méthodologie, donne les moyens de mettre ces valeurs en œuvre : utiliser la communication non-violente, remettre en cause les luttes de pouvoir qu'il peut y avoir au sein d'un groupe, désamorcer les règles et mécanismes mis en place par l'éducation...

Allier les deux permet de les rendre réels, l'activisme donne un cadre aux émotions du clown, et cela rend possible une réelle démocratie, les tensions étant exprimées et écoutées autrement, les conflits désamorcés. Le mode d'organisation est en interaction avec les valeurs, qui fonctionne d'après eux bien plus efficacement que dans les autres milieux qui testent ces méthodes.

AUTRES ACTEURS

Relations avec les non-clowns

1 - Sphère militante

Perçus diversement, les clowns sont globalement bien acceptés et bien vus, surtout quand les actions sont efficaces. Les retours sont positifs, et cela les rassure sur la pertinence de ce qu'ils font.

D'autres se sentent gênés dans leurs modes d'action, les jugeant trop décalés. En général, ce regard décalé est justement apprécié, par les militants et particulièrement par les passants.

« Les clowns font de l'effet partout où ils passent, parce qu'ils remettent tout en question », même s'ils sont censés être dans le même « camp » (bien que le clown soit au-dessus de cela, considérant qu'il n'a que des amis).

Traditionnellement, « l'activisme c'est sérieux, une affaire d'hommes », et sous cet angle on peut percevoir les clowns comme ridicules. Toutefois, plusieurs clowns m'ont dit avoir expérimenté diverses formes d'activisme et avoir trouvé les clowns bien plus efficaces.

« Je ne veux pas cracher sur les autres formes d'activisme, mais j'ai vu très peu de personnes quitter des barricades avec le sourire. Et si une action, elle, ne commence pas avec un sourire, elle ne commence pas du tout. » (Mickey Mousse)

J'ai eu le témoignage d'un militant de Bologne qui me permet de comparer : « Ce que j'apprécie c'est que c'est des clowns, ils font de la musique, mais ils vont en manif, quand il y a des affrontements, quand ça chauffe ils sont là, et donc c'est des camarades. » Pour lui, l'appartenance au réseau militant est fondée dans la solidarité du vécu, la reconnaissance par la présence.

Réseau militant national

Mickey Mousse soulève une contradiction : « Je pense que ça crée des affinités autant que des conflits au sein du mouvement. » Ni les militants classiques ni les CRS ne semblent les prendre au sérieux, ce qui ne dérange pas outre mesure les clowns continuant à « mettre leur grain de sel » et à « soutenir les autres dans leurs pratiques ». Leur présence est tout de même souvent sollicitée pour la chaleur humaine qu'ils apportent.

Pour une coopération avec d'autres mouvements et modes d'action, ces derniers peuvent

contacter les clowns et leur proposer une action commune, ou à l'inverse les clowns déclarer spontanément vouloir faire quelque chose avec eux. Par exemple, contacter les organisateurs d'une manifestation pour les informer de la présence des clowns.

Perception des autres

Une valeur importante des clowns étant un amour immense, ils choisissent de ne pas prendre parti, de ne se battre avec personne, et d'être dans tous les camps à la fois. L'utopie de cette position sert le pouvoir de dérision de leurs rangs, comme l'explique bien Melchior :

« Le clown c'est pas quelqu'un qui est contre, c'est quelqu'un qui est toujours d'accord avec tout. Peut-être que derrière il est anti-militariste, mais le clown il a des armes et il veut travailler avec l'armée pour protéger tout le monde [dit sur un ton niais, avec une voix aiguë]. C'est ça l'absurde et le côté dérision, humour, aussi. La personne derrière peut être contre, mais le clown est toujours d'accord. "Ouais des pesticides !!! C'est trop bien, après on n'aura plus de vers de terre, parce que bâh c'est pas bon! Ouais mais les vers de terre on les aime bien aussi ! Ah comment on fait, aaaah ??? (...) Bon bah c'est pas grave, les pesticides ils ont qu'à être dans des boîtes, ils ont le droit d'exister, de vivre leur vie, pis les vers de terre aussi." »

« Le paradigme " le vilain pouvoir et la vilaine répression"... Chacun est le vilain de l'autre. Mais ce qui est chouette avec le clown, c'est qu'il est le vilain de personne, donc il est copain avec tout le monde. Mais des fois il est vraiment copain, puis des fois il est vraiment copain mais on se rend bien compte qu'il y a une couille dans le potage, qu'il y a un lardon dans le couscous, qu'il y a un truc chelou... »

Ils tentent donc de faire ressortir les contradictions des situations, afin de questionner. Ils sont d'apparence amis avec tous, mais les critiques implicites qu'ils apportent par l'absurde indiquent la nature de leur message et la position du militant derrière le clown.

Perception par les autres

Les militants classiques, qui n'usent pas de violence et déclarent leurs manifestations en préfecture, ont peur que des « casseurs » « gâchent » leur action, et sont contents alors d'avoir affaire à des clowns. De même pour les forces de l'ordre, ou en tout cas nous le supposons, dont le travail est moins périlleux. Voici un témoignage :

« La plupart des fois où j'ai été amené à clowner sur des actions, les gens étaient contents. Ils ont peur d'avoir des black blocs, des fafs, une manif qu'a rien à voir en même temps qui va foutre le bordel, d'avoir un stand qu'a rien à voir... Et puis d'un coup ils voient des gens, oulàààà... ils ont peur, et puis après ils voient que c'est des clowns qui arrivent, qui sont venus exprès pour ça mais pas pour être contre. »

« Il y a aussi des gens qui le prennent vraiment mal. », dit-il. Par exemple, au meeting politique organisé par ATTAC [une association activiste très engagé et très présente] sur la ZAD NDDL en juillet 2014 : « J'ai vu des gens de l'orga' se mettre à pleurer en se disant : "ils vont tout

nous pourrir six mois de boulot." Là j'ai enlevé mon nez et j'ai fait le médiateur, parce que je me suis dit que c'était nécessaire. »

« Mais ça pour moi c'est pas un problème lié au clown activisme, ni au fait de débarquer sans prévenir, c'est un rôle qui peut être joué » : l'écoute des craintes. Cela s'est au final bien passé, en coopérant avec l'organisation, tentant de calmer les apolitiques radicalement opposés à l'idée d'un meeting. Les clowns défendant leur propre point de vue, la sensation d'être réduit au silence, en arborant des foulards blancs sur la bouche et en demandant aux contestataires de rester calme : ils ont dénoncé tout en respectant l'événement et ses organisateurs. Conciliation typiquement clownesque.

2 - Les forces de l'ordre

Je n'ai pas eu l'occasion d'avoir des témoignages dans leurs rangs.

Dahue résume ainsi le rapport des clowns aux forces de l'ordre :

« Câlins ! Bisous ! Aïe aïe aïe ! Garde à v' ! Voilà, résumé ! (rires) Fête, woououh ! Non c'est toujours un grand plaisir de les retrouver, mais ils sont un peu tristes quoi. » Il exprime l'envie de les faire rire et de les câliner, des fois ça marche, d'autres fois non. « Des fois ils nous font courir, des fois ils trichent aussi. »

Les clowns développent des techniques du corps bien particulières: « essai de singer, de faire miroir du manifestant ou du flic », en une démarche très militaire, en rang au pas, avec possibilité de lever le poing ou le plumeau, de faire des « rangs d'oignons », « de se mettre en position comme les flics : mains au niveau de la ceinture pour éviter que le pantalon tombe, mains derrière le dos, très droit, bras croisé, vigiles ou avec une oreillette... »

Ou à l'inverse ils adoptent des positions très absurdes de clowns : « on se laisse faire mais pas comme eux [les forces de l'ordre] l'entendent : les clowns se penchent vers le bas, poussent les autres, regardent par terre, font leurs lacets quand ils sont poussés ; ce sont des techniques qui les agacent et ils ne peuvent pas faire grand chose ». (Charlie) Ainsi les forces de l'ordre sont démunies face aux clowns comme les manifestants pacifistes sont démunis face à la violence d'autres manifestants ou des forces policières.

Le rapport aux forces de l'ordre est lié à tous les acteurs présents, médias et autres militants.

Il est, d'après Dahue, « assez particulier quand une bande de clowns arrive avec de la bonne humeur, et qu'à côté il y a d'autres copains mais pas forcément avec la bonne humeur... Les flics en face se braquent, commencent à se mettre sur la défensive, c'est-à-dire l'attaque, du coup on se retrouve dans une situation où on

comprend les copains derrière qui sont énervés, on comprend le flic qui fait son taf de merde mais au bout du compte le dialogue se fait pas... ».

Grégoire Souhçay, dans « *Sivens, le barrage de trop* » écrit :

« Le mardi 2 septembre, les assauts de la gendarmerie se font plus durs, les premières humiliations apparaissent. Un clown activiste, perché dans un arbre trop peu haut, est ramené au sol de force et raconte : « Les gendarmes ont vidé mon sac par terre, puis versé la bouteille d'eau sur mes habits et sur mon téléphone. » Pire, « ils ont cassé mon nez rouge ». » (p 62)

Non-violence et rapport aux forces de l'ordre

Le 11 novembre 2014, nous avons rencontré lors d'une action à Tours un gradé de la police municipale. Melchior en fait le compte-rendu :

« "Votre manière de militer est la meilleur du monde", parce qu'il était content d'avoir à faire à des petits rigolos qui allaient jeter des fleurs plutôt qu'à des gens vraiment dangereux qui sont suivis par des cellules antiterroristes qui peuvent mettre la ville à feu et à sang. Ils se rendent compte que les clowns "oh la la, ils se moquent de nous", mais j'ai déjà vu des regards de représentants de forces de l'ordre amusés ou soulagés, ou les deux en même temps, et même rieurs. »

3 - Médias

Les médias comme protection

Charlie témoigne : « Si il y a une caméra, ça va les calmer direct », c'est-à-dire que cela va atténuer la réaction des forces de l'ordre, dans leur violence contre les manifestants et diminuer le nombre d'interpellations. Il conseille de chercher la caméra et les témoins. Il lui est arrivé de sortir lui-même la sienne, « ça calme direct les choses ».

La communication des clowns activistes

Il n'y a pas de positionnement pré-établi des clowns avec les médias.

Dans l'espace public, ce sont généralement les gens qui accompagnent les clowns "en civil" qui vont répondre aux journalistes, à moins qu'un individu ait envie de s'exprimer en retirant son nez rouge. « Après, rien n'empêche un clown de faire un beau discours, avec une belle intonation, en disant : "Blablablabla blablabla blablaaaaaa bla blablablaaa BLA BLA BLA !! Blabla Bla...", ça marche aussi ! (rires) », déclare Dahue.

Un besoin se fait ressentir d'une communication plus efficace et plus claire à grande échelle, spécialement pour les compte-rendus d'actions. Cela reste tout de même burlesque, et souvent les textes diffusés directement par le réseau des clowns sont difficilement compréhensibles par des néophytes (jeux de mots, ironie, références à des détails vécus lors de l'action...), servant plutôt à faire circuler l'information aux clowns absents. Cela va de pair avec une certaine envie de communiquer par leurs propres moyens, d'être auto-média en quelque sorte. Il est vrai que dans le réseau, la circulation d'informations est relativement efficace et rapide, répandue par le bouche-à-oreille entre brigades et relations d'affinité.



Visuel de l'armée des clowns détournant une affiche de recrutement de l'armée de terre. Source: devenez-vous-meme-clown.zici.fr

Critiques par rapport aux médias

A propos du documentaire « *Les clowns contre-attaquent* », support médiatique d'une heure et demi :

« Dedans il y a une action, où on va voir quelques médias locaux, de préférence pas TF1 parce qu'ils ont des relations qui font que voilà, ils font ce qu'ils veulent de l'info, donc de préférence des médias à qui on peut parler un peu, des gens dont on sait qu'ils vont venir plus en tant que copains qu'en tant que sceptiques qui vont vouloir retourner l'info. »

C'est ce que j'ai vu aussi à Tours, et au Testet. Sur internet existe une liste de « médias copains », ainsi que « d'avocats copains » pour les *legal team*... Ils constituent un réseau de personnes et d'institutions engagées et sympathisantes.

« De manière générale, ça peut être des outils qui sont alliés, mais un peu à double-tranchant. (...) Dans les médias, les seules photos que j'ai vues, c'est des clowns sans leur nez. Alors ça c'est l'erreur de la part de clowns qui sont allés se foutre à un moment où ils auraient pas dû sans leur nez. Mais au moment où "Camille à barbe" sort de son procès, il y a une photo avec des clowns autour qui n'ont pas leur nez mais sont maquillés, avec des perruques et tout, et la légende de la photo dit : "Erwan avec ses camarades zadistes". », me raconte-t-on lors d'un entretien.

Ce discours met en évidence deux aspects du clown activisme. D'une part, une personne qui retire son nez en action ne devrait pas être sur le devant de la scène

D'autre part, la confusion des appellations : "clowns" et "zadistes" ne plaît pas aux clowns, qui agissent comme tels et non comme zadistes lors de cette action. Même si certains portent une étiquette de "zadistes" par moments, la distinction des rôles leur est importante. Cela modifie-t-il le sens de leur action ? Ont-ils des motivations ou des méthodes différentes ? Une autre identité ? Je pense qu'ils revendiquent certaines actions et certains choix de vie sur des modes différents, identifiés comme certains groupes sociaux avec des revendications et des types d'actions bien précis.

D'après de nombreux enquêtes, les reportages sont réduits dans les médias dominants, plus complets dans les auto-médias mais beaucoup moins diffusés :

« C'est intéressant de voir que c'est une stratégie des médias, en fonction de leur taille, en fonction de si des auto-médias ou des médias qui sont un peu copains, en fonction de si c'est en gros Reporterre, ou de si c'est TV Rennes, ou de si c'est France 2, en fonction de si c'est le gars qui fait son mémoire journalistique, on a une très bonne, très moyenne, très chelou couverture médiatique, très adaptée à ce qu'il se passe ou très moins... »

« Les médias peuvent toujours se servir de l'image pour la détourner mais quand tu as vraiment plein de clowns très visibles qui font des choses dans la non-violence physique, c'est compliqué de prendre des photos de clowns qui tapent des gens. »

La peur du détournement de l'information, des images, du message de leurs actions est latente, voir clairement présente. Cela se retrouve également chez les zadistes :

« Sur la zone, pour faire des photos ou un enregistrement, on demande toujours au préalable. Les opposants voudraient-ils museler la presse ? Pas vraiment, c'est surtout qu'« on a vu dans d'autres luttes la police utiliser des photos de militants parues dans les journaux pour ensuite procéder à des interpellations ciblées », m'explique Clément. » (Souchay, p 22)

Pas de photo sans accord préalable, « en somme, la base de la déontologie sur le droit à l'image. Idem pour les prénoms, tout le monde s'appelle Camille par défaut, comme c'est l'usage à Notre-Dame-des-Landes, « la mère de toutes les ZAD ». » (Souchay, p 22)

Il y a donc des conflits d'intérêts avec les médias, un grand manque de confiance quand au compte-rendu des manifestations ou comme porte-parole des revendications. Certains essaient de se faire connaître par eux, de les utiliser, mais avec peu d'espoir d'efficacité.

Analyse personnelle

Le problème de la rentabilité et des bénéfices économiques fausse les intentions, amène à la tricherie, au mensonge, passant en intérêt premier, avant celui des missions des entreprises, de la protection du peuple par ses représentants, de l'information vraie et pertinente par les journalistes.

Dans les médias, on analyse, voir constate simplement, que de nos jours le « *scoop* » prime sur l'information pertinente, les journaux généralistes et politiques sont fréquemment mêlés dans leurs sujets avec les magazines « *people* ». Je ne souhaite pas dénigrer ces derniers, mais aimerais trouver un contenu différent dans la presse d'information qui, doit-on le rappeler, est un acquis social. La liberté de la presse ne va pas de soi, et si nous voulons la conserver, il me paraît important de l'utiliser. Car si elle est valable dans le droit, elle n'est pas si effective que cela, à force d'inégalités économiques et politiques.

Anonymat (thème évoqué lors d'un entretien) :

Aux Etats-Unis, il est obligatoire d'indiquer les nom et prénom d'une personne qui témoigne, indique une journaliste américaine à l'une de mes connaissances qu'elle a interviewé.

C'est une bonne chose pour vérifier les sources, mais pas pour protéger la parole, le droit d'expression sous anonymat. Ces problèmes évoqués par un sympathisant des ZAD :

-ne pas être fiché constamment sur qui était où, a participé à quoi, vu quoi...

-se protéger si on a déjà eu des démêlés avec la justice qui pourrait profiter de notre présence, même innocente, à un événement pour nous rattraper ;

-le droit de parler en tant que citoyen ou membre d'un mouvement et non en son nom propre, comme l'utilisation du prénom « Camille » par tou.te.s les zadistes...

Lui-même fait attention à la publication de ses photographies, surtout que certains pensent peut-être les imprimer pour une campagne d'affichage sauvage, il craint d'être accusé si son nom apparaît, même s'il ne participe pas au collage des posters.

C'est un point important en sciences sociales, car ayant affaire à des êtres humains avant tout, nous devons les protéger, parfois en gardant secrète leur identité, complètement ou seulement sur certains faits ou paroles précis.

4 – Justice

Les ZAD ont un rapport ambigu avec la justice. Selon Grégoire Souchay, le 14 avril 2014 :

« la justice donne raison aux occupants en invalidant la toute première expulsion (La Bouillonnante), la procédure d'urgence choisie par la préfecture étant considérée comme « liberticide, en ce qu'elle a validé la privation des appelants, sans motif légitime, d'un débat contradictoire [...] au cours duquel ils auraient pu faire valoir leur droit ». » (p 55) Mais au mois de Mai, quelques semaines après, ont eu lieu de nouvelles expulsions non autorisées.

En ce qui concerne les clowns activistes, cette année est jalonnée d'interpellations, de procès et d'appels. Charlie a été condamné à six mois d'emprisonnement dont quatre avec sursis, sans mandat de dépôt, avec cinq ans de mise à l'épreuve ; 300€ de dommages et intérêts à chacun des deux policiers, et 1200€ de frais d'avocats des policiers. Pour refus de prélèvement analogique, de photos et d'ADN, outrage, violence sur policier avec arme (caillou) ayant retiré moins de 8 jours d'incapacité de travail. Violence qu'il nie fermement depuis le début. Les résultats de ce mémoire vont dans son sens : comment penser qu'un clown pourrait agir violemment quand on connaît les valeurs qu'ils défendent et leurs modes de fonctionnement ?¹⁸

Deux autres clowns attendent leur procès, repoussé au 25 juin, pour le même genre d'accusations lors d'une manifestation à Albi, le 27 octobre dernier. D'après les preuves photographiques, ce sont elles qui en sont sorties avec des blessures.

Par ailleurs, les conditions de déroulement du théâtre judiciaire interpellent les clowns activistes, qui aimeraient aider leurs proches lors de leurs procès, et dénoncer ce qu'ils voient comme les dérives et injustices du système.

Ainsi, un stage « clowns au tribunal » a eu lieu en février à Montpellier, avec la présence d'un avocat le premier jour. Il a expliqué les retombées négatives que pourrait avoir l'intervention des clowns lors d'un procès, et conseillé de ne pas intervenir avant la prise de décision lors de procès d'amis. Cependant, il reste possible de se manifester lors de procès de personnes que les clowns tiennent à critiquer.

L'idée a également été soulevée de faire le même type d'interventions que les clowns à l'hôpital dans la « salle des cent pas », la salle d'attente, dans les tribunaux pour enfants, afin d'apaiser la tension qui y règne et d'attirer l'attention sur le système judiciaire.

¹⁸ C'est pourquoi, lors d'une collecte de témoignages organisée pour l'appel de son procès, j'ai écrit pour sa défense. La déposition est en annexe numéro 2, *page 4*.

LES MANIFESTATIONS

Description et analyse

Les manifestations ne peuvent se résumer aux défilés. C'est le rassemblement de plusieurs individus occupant l'espace public, en défilant ou non, afin de se prononcer en faveur ou d'exprimer leur désaccord avec des situations ou dynamiques politiques qui constituent la manifestation. Bien que l'idée à critiquer ou à défendre soit politique, il est intéressant de voir que les manifestations dites artistiques (musique, théâtre, chants, mise en scène, etc...) accompagnent souvent les discours, et constituent une partie du canal par lequel il sont véhiculés.

1 - Observations ethnographiques linéaires

L'exemple de la manifestation anti-TAFTA - Samedi 11 Octobre 2014, Strasbourg.

Observation en groupe de travail sur les techniques du corps

Entre 14h30 et 15h, en chemin pour nous rendre à la manifestation Stop Tafta, notre tramway s'est arrêté devant le rassemblement contre les fusions régionales.

Nous avons donc décidé d'aller regarder de plus près, nous sommes mêlés à la foule puis l'avons contournée. Les techniques du corps que nous y avons brièvement observées étaient l'agitation lente de grands drapeaux rouges et blancs, ainsi que des peintures faciales légères (par exemple, deux traits horizontaux au rouge à lèvres sur les joues), plutôt chez les jeunes.

Un grand panneau figurait de manière stylisée une alsacienne mécontente, avec son gros nœud noir sur la tête, des sourcils froncés et une bouche énervée. Cela semble indiquer un mécontentement revendiqué par ce rassemblement, mais la plupart des personnes étaient calmes voir souriantes, écoutant tranquillement un concert en langue alsacienne.

Nous avons bien pu observer la foule d'en haut, en grimpant, comme nombre de badauds et de personnes engagées dans ce mouvement, sur l'un des tracteurs garés tout autour de la place, en symbole de l'agriculture locale (reprise sur scène par des pommes et des légumes disposés en décoration). Les engins ont été détournés de leur fonction initiale de travail des champs pour devenir cadre d'un rassemblement festif en ville, puis sortes de tours de guets et sièges, chaque élément en relief, telles les roues, étant utilisés comme tels et pour grimper.

Nous avons après quelques minutes continué notre chemin pour observer la mise en place de

la manifestation anti-traité transatlantique, où nous sommes arrivés une demi-heure avant le rendez-vous officiel, alors qu'il n'y avait encore que quelques personnes sur place.

Plusieurs voitures et scooters de police étant garés quelques mètres plus loin, nous évoquons la possibilité de profiter du calme ambiant pour discuter avec eux, ce que nous avions envisagé mais jugé trop difficile, ou délicat, lors de la préparation de notre enquête. Ne sachant pas comment les aborder, nous en parlons d'abord avec les quelques manifestants qui discutent par petits groupes de deux ou trois. Kevin et moi engageons la conversation avec deux femmes d'une cinquantaine d'années.

Nous demandons si les policiers sont venus discuter avec eux quand ils sont arrivés, pour se coordonner. Elles nous expliquent qu'il a dû y avoir une réunion avec les organisateurs de la manifestation, pour mettre en place le parcours du défilé. Cette manifestation étant non-violente, elles nous disent qu'il n'y a pas grand-chose à craindre de leur part, qu'ils ne sont là que parce qu'il y sont obligés, c'est un cadre légal.

Au cours de cette discussion, un homme, la quarantaine, s'arrête près de nous sur son vélo. Il porte un jean et un polo bleu marine, nous demande de façon sympathique s'il y a un chef ou un représentant, une association organisatrice. Nous ne connaissons pas les personnes déjà présentes ici, mais c'est l'association Stop Tafta Strasbourg qui organise. Nous lui faisons part de nos questionnements sur les forces de l'ordre, et il nous avoue être des Renseignements Généraux, qui « ne s'appellent pas comme ça, mais ça y ressemble » précise-t-il : cet après-midi il coordonne l'encadrement des différentes manifestations (il y a celle pour la région Alsace, une pour les femmes, ai-je entendu, et une autre que nous avons vue passer en centre-ville où tout le monde portait des gilets orange fluo, en plus de la nôtre).

Comme il est détendu et a l'air sympathique, nous le questionnons sur le rôle de la police aujourd'hui. Voici les informations récoltées : il n'y a pas d'entraînement spécial pour encadrer les manifestations (ou alors il a seulement esquivé la question), ils ont beaucoup de marge de manœuvre dans leurs attitudes et doivent « s'adapter au public » (« sans jugement péjoratif ») : « Là c'est calme, ambiance détendue, nous aussi on est détendus ».

Nous l'informons être en Sociologie, la conversation dérive sur les études (cela paraissait naturel sur le moment, mais je me demande maintenant si ce n'était pas une stratégie de sa part pour continuer à être sympathique sans nous dévoiler d'informations sur les forces de l'ordre).

Voyant arriver un ami que j'ai rencontré en tant que clown à Notre-Dame-Des-Landes, je laisse Kevin à sa conversation avec le policier sur leur village d'origine pour aller saluer Dahue, et

me renseigner sur la possibilité qu'il y ait des clowns aujourd'hui. Malheureusement, les deux clowns présents sont venus en tant que simples citoyens, n'étant pas assez nombreux pour une action clown.

Tout en parlant avec eux, j'observe le rassemblement progressif des manifestants : des groupes de deux à une dizaine de personnes discutent, repérables par partis ou associations avec leurs drapeaux ou tee-shirts colorés porteurs de logos. Dji-Yon parle depuis le début avec ceux qui ont confectionné les panneaux anti-traité transatlantique, et Kévin est encore avec le policier, je les vois échanger leurs numéros de téléphone et me demande ce qu'il se passe. Malheureusement, ce n'est pas pour un entretien, que « Michel » (« C'est mon vrai nom, hein » a-t-il précisé lors de l'échange de numéros, ce qui nous semble assez louche en soi), mais plutôt pour glaner des informations de la part de Kévin quand aux prochaines manifestations.

Près de moi, un groupe d'une petite dizaine de personnes se met en place en tant que « service d'ordre » (nommé ainsi par Alsace Libertaire). Ils portent noué au bras un tissu rouge foncé pour être repérables. Ils se chargent eux-mêmes de l'encadrement des manifestants, surtout en cas de problème ou de désaccord interne, habitude prise par certains militants chevronnés lors de manifestations risquant de dégénérer. Aujourd'hui, c'est calme et pacifiste, nous ne sommes pas très nombreux, ils se contenteront de soutenir la police aux passages piétons, adoptant la posture bras tendus en travers de la route pour arrêter les voitures, puis tournés vers la foule pour vérifier que les gens ne s'éparpillent pas trop sur la chaussée. Ils adoptent également ce genre de posture pour inciter à remonter sur le trottoir lorsqu'un tramway passe près de nous.

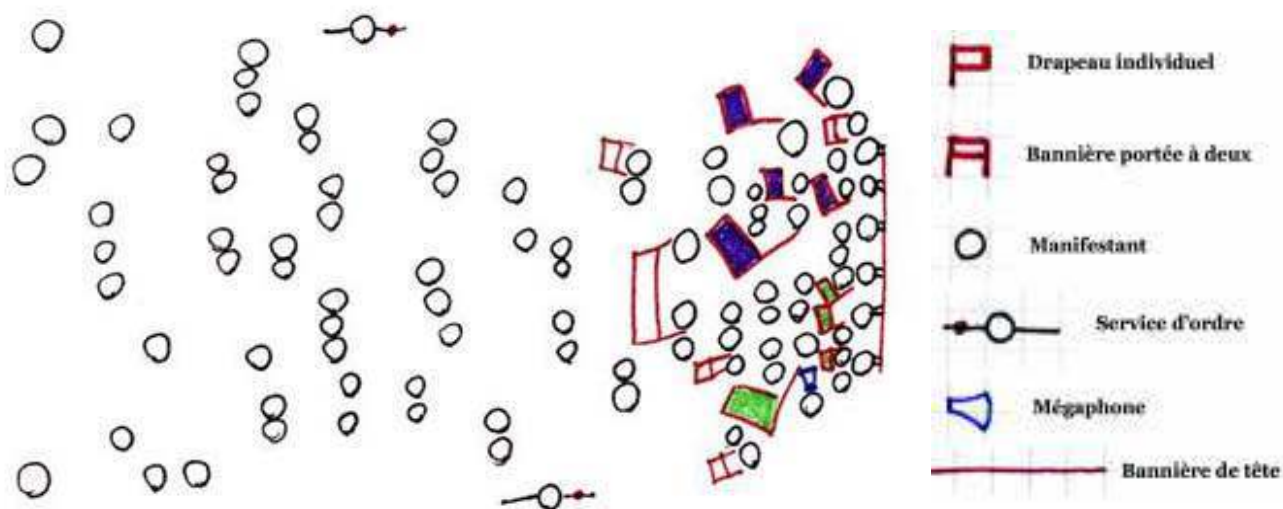
Dans ces cas-là, il peut arriver que certaines personnes fassent exprès de rester au milieu des rails un petit moment pour empêcher le transport de passer, le ralentissant, ou marchent délibérément juste à la limite pour le gêner mais le laisser passer tout de même. Lorsqu'ils nous doublent, les panneaux sont tournés pour les montrer aux passagers, et les porteurs de drapeaux proches des rails les posent sur les vitres, les faisant glisser avec l'avancée du tramway.

2 - Morphologie du cortège

Nous avons fait plusieurs allers-retours de l'avant à l'arrière au long de l'après-midi, et chaque fois nous y avons vu sensiblement les mêmes choses, la même organisation.

Devant, les rangs sont plus serrés et organisés par lignes, et plus on recule dans le cortège, plus cela se désorganise, l'occupation de l'espace est différente, plus éparse. A partir de la moitié il

ne reste presque plus que des gens qui poussent leurs vélos, ce qui peut expliquer qu'ils sont plus espacés et discutent par groupes de deux ou trois, davantage n'étant pas vraiment possible pour s'entendre autour de vélos. (Voir schémas ci-dessous:)



Les premières rangées sont très rythmées. Il y a le rythme le plus repérable, celui des cris, des slogans scandés par le groupe de tête, souvent démarré avec le mégaphone puis repris ou répété par la foule.

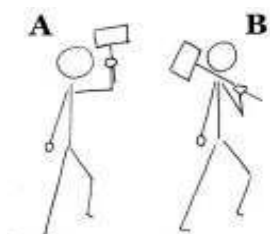
Et il y a un autre rythme, apparemment inconscient : les personnes de chaque rangée, en plus d'avancer à la même vitesse, avancent leurs jambes et posent leurs pieds exactement en même temps, comme une marche au pas cadencé, mais cela paraît ici naturel. Nous avons comparé ce phénomène de groupe à celui des personnes qui marchent dans la rue et adoptent automatiquement le même pas, par couple ou à plusieurs.

Les cris sont vifs, énergiques, enthousiastes. Nous nous rendons vite compte que reprendre ces phrases en cœur nous fait sourire aussi, et même rire quelquefois, et autour de nous, les gens sont joyeux. La fatigue et la lassitude se feront sentir au bout d'une heure, avant une remontée en vigueur motivée par le nombre croissant de passants en centre-ville.

Entre deux sessions de cris, les discussions vont bon train, par petits groupes de deux, car il est difficile de s'entendre autrement. Après la cinquantaine de personnes formant les premiers rangs, qui resteront les mêmes du début à la fin du défilé, les slogans ne sont plus repris, les gens suivent calmement, faisant « acte de présence » mais sans plus d'actions (les panneaux et drapeaux se faisant aussi plus rares). C'est plus calme, et nous en profitons pour écouter quelques discussions.

Elles tournent autour de la manifestation, de la politique, mais aussi souvent autour de la vie personnelle des individus, leur engagement militant autant que leurs cours de sport...

Nous avons noté deux manières majeures de porter les panneaux, l'une le coude à angle droit, tenant le panneau bien vertical devant soi (figure A), et l'autre, plus répandue après quelque temps de marche, le manche posé sur l'épaule, ce qui permet de reposer son bras (figure B).



Concernant les techniques du corps, nous avons donc plusieurs types de marches et de postures :

- Les porteurs de panneaux et de banderoles, souvent les mêmes qui crient les slogans
- Les trois ou quatre qui se relaient au mégaphone
- Les suivants, qui avancent de façon normale, seuls ou par petits groupes, discutant, poussant leur vélo s'ils en ont un.

Voilà ce qu'il en est pour les manifestations « classiques » qui restent pacifiques. Les situations de conflit et de violence seront développées dans le chapitre suivant, concernant les valeurs et la non-violence.

3 - Les clowns activistes en manifestation

Le rôle des clowns activistes y est différent de la plupart des militants, ainsi que l'explique Charlie : « Apporter de la joie, du rire, du bonheur chez les manifestants et les forces de répression ou d'ordre, car ces gens-là ont souvent beaucoup de colère ou de haine, et ça ne fait pas avancer les choses, ça ne peut que mal tourner. » L'objectif est de pacifier la manifestation.

Il souhaite « éviter que les tensions montent inutilement » (provocations, etc...). « Éviter que certains se fassent interpellés pour rien, la casse inutile, et surtout faire rire, que les gens passent agréable moment, ne ressortent pas pleins de haine. Déjà que les manif ne font pas vraiment avancer les choses... » (contrairement aux médias et aux syndicats d'après lui, qui ont le pouvoir de ré-équilibrer le rapport de forces pour instaurer des négociations).

« Le clown veut montrer son point de vue complètement absurde, ou poétique, de clown. C'est pourquoi les brigades ces derniers temps, ou en tout cas la BAC au départ utilisait la méthode suivante : on se met du côté du gouvernement, de la multinationale, de la police, toujours à contrepied des manifestants et de leurs propres opinions d'activistes : ils disent que c'est bien et l'exagèrent. » Ils jouent alors principalement sur l'ironie et la dérision.

Être en clown dans les manifestations donne accès à des espaces et points de vue différents, nouveaux. Cela permet d'observer « en toute conscience », de voir le ridicule de certains aspects, autant de la part des forces de l'ordre que des manifestants.

Une grande partie vient des milieux militants, et comme Capitaine Caverne peuvent avoir été activistes avant d'être clown. Il indique que ses choix d'actions, des manifestations auxquelles il se rend sont dictées par son « *background* politique ».

D'après lui, apporter un art de rue dans les manifestations relève de l'activisme et de l'expression artistique : « J'ai conscience que c'est pas tout à fait moi qui suis dans les manifs, c'est mon clown, en représentation. »

En dehors du contexte de manifestation ou d'action politique, les clowns s'entraînent et travaillent de manière assez proche du théâtre, avec nombre d'exercices d'improvisation, soit à travers des jeux, soit par mise en scène classique.

Tout.e.s ne sont pas totalement d'accord sur le statut de spectacle. Le clown a beau être originaire du théâtre, le clown activisme en diffère selon Melchior. « Ce n'est pas du spectacle, car cela entend répétition, texte, etc... » Il préfère le terme « déambulation », des clowns sont là en marge d'une manifestation, qui clownent par rapport à un sujet, se contenant de simplement « faire du clown ».



Une clown amadoue les forces de l'ordre au cours d'une action. Source: devenez-vous-meme-clown.zici.fr

NON-VIOLENCE ?

Valeurs du clown et situations de violence

Que ce soit pour les manifestants classiques ou pour les clowns, l'action n'est pas formulée comme la mise en pratique d'un idéal ni de sa recherche. Le mot même « idéal » semble ne pas convenir, fait hésiter la plupart de mes interlocuteurs. Cela « fait un peu "Bisounours" ». »

« C'est en tout cas un outil d'évolution des esprits. Je pense pas qu'on atteindra un idéal non plus, on risquerait de se faire chier... (rires) » (Capitaine Caverne). Par contre, un processus peut se mettre en œuvre, en touchant quelqu'un émotionnellement ou intellectuellement, pour le faire changer. Il y a donc un objectif de changement, de transition sociale, derrière ce type d'actions.

1 – Les valeurs principales du clown activisme

Militantisme

Un clown tente de donner une définition : « un militant c'est quelqu'un qui fait des choses qui touchent au politique... C'est comme un activiste mais qui fait pas forcément des trucs interdits. L'activiste pas forcément non plus. Un militant c'est quelqu'un qui soutient un mouvement. »

Exemple : un militant écologiste dénonce le gaz de schiste, les centrales nucléaires... Il peut être membre de Greenpeace, de WWF, être activiste, black bloc, participer aux opérations d'extinction des néons...

Le militant a une idée et utilise différents moyens pour dénoncer ou approuver des causes et des choses concrètes.

L'activisme est un mode d'action particulier au sein du militantisme, qui consiste à s'engager pour une cause. « J'aurais du mal à dire qu'un activiste c'est forcément quelqu'un qui fait des trucs interdits », mais cela peut en être un point. La distinction reste floue entre les deux notions.

Émotions et bien-être

L'expression des émotions est une méthode du clown, sa raison d'être et d'agir, mais peut aussi avoir un effet thérapeutique. Elle est hissée comme une valeur par certain.e.s de mes enquêté.e.s. « Le rire, la joie. La tristesse. Les émotions exacerbées. C'est surpuissant, surtout pour moi qui suis assez émotif, de pouvoir les canaliser, les exprimer, les sortir, à travers mon clown, c'est... wouaw. (léger rire, les larmes aux yeux). » (Caverne)

« Je vois avant tout le clown, à titre personnel, ça me fait un bien fou. Avoir trouvé mon

clown est la meilleure thérapie que je puisse connaître. » C'est un point essentiel pour Capitaine Caverne. « Nous sommes tous des êtres de fêlures, qui acceptons nos fêlures, qui ne les rejetons pas, qui ne les cachons pas, qui les soignons. » La recherche de bien-être, le sien propre et celui des personnes rencontrées, fait partie intégrante du clown, ce que j'ai souvent entendu et observé au cours de mes terrains, autant que je l'ai expérimenté moi-même en pratiquant. Cela renforce les valeurs et le pouvoir du clown activisme.

Non-violence¹⁹, pacifisme et amour

La définition de la violence et de son contraire sont particulièrement complexes à délimiter quand on y regarde de près²⁰, et les militants en débattent beaucoup : comment définir la violence, où commence-t-elle ? Est-elle relative à la situation ou intrinsèque à certains gestes et mots ? Son usage est-il justifié, et si oui, dans quels cas ? Voici ce qu'en disent quelques clowns dans les entretiens que nous avons eus.

« Mais en tout cas le clown ne fait pas usage de la force physique, parce que de toute façon, il a perdu. On a tous perdu, qu'on soit clowns ou pas clowns, en face de l'appareil répressif de l'État, qui dispose d'énormes moyens, qui sont toujours de plus en plus sophistiqués.

(...) je sais que, de toute façon, à partir du moment où on veut se battre avec ces armes-là on a perdu, parce que nos armes à nous seront moins performantes et que les morts ce sera de notre côté et pas du leur. D'une part.

D'autre part, c'est assez impopulaire au niveau médiatique.

De troisième part, des convictions personnelles qui font que j'ai pas envie de taper.

Mais à côté de ça, ça veut pas dire qu'on n'a pas le droit de se moquer... Bon bin du coup, se moquer, tant que ça n'est pas interdit, c'est autorisé, autant s'en servir.

Donc "non-violence" dans une certaine mesure oui, parce qu'on ne va pas péter des vitrines, et on ne va pas taper sur des gens, après on se fout quand même bien de leur gueule. Il y a toujours des gens qui vont trouver le moyen de dire que les clowns sont violents. » (Melchior)

Pour Capitaine Caverne, c'est en lien avec l'amour universel, qu'il a cité comme première valeur phare du clown activisme. « A partir du moment où tu aimes tout le monde, tu ne vas pas les taper, ça te vient pas à l'idée. Et puis surtout, c'est pas seulement la violence physique, quand on assiste à des événements violents ou qu'on est victime de violence, on les transforme intérieurement, c'est-à-dire que cette violence est moins destructrice pour nous. Et puis quand on y arrive, on peut détourner la violence qui nous entoure, la rendre par effet de miroir complètement inopérante et inutile. »

19 Voir le chapitre sur la violence et la non-violence qui développe ce thème.

20 En annexe 3 (page 5), un extrait de mes notes de terrain à l'issue d'un atelier spécifique sur la ZAD du Testet.

D'autres engagements débordent du clown :

Les clowns essaient d'être cohérents au quotidien avec leurs idées politiques et poétiques, selon leurs dires, même si cela peut s'avérer difficile dans notre société quand ils sont en désaccord avec certaines de ses grandes lignes directrices..

« Il y a des clowns végétariens... Mais ça c'est des convictions personnelles. Beaucoup de végés, beaucoup de *vegan*, de gens qui sont sensibles à la récup'. En tout ces des gens que j'ai vus, ça reste partiel. Des gens qui soit ne votent pas, soit votent blanc, soit se revendiquent anarchistes, soit ne se revendiquent pas anarchistes et votent quand même mais ne se moquent pas des anarchistes, donc à défaut de l'être eux-mêmes ils vont être pro-mouvements anarchistes : "parce que après les chefs quand ils se trompent bah c'est dommage parce que ça veut dire qu'on se trompe tous." » (Melchior)

Des clowns sensibles aux logiciels libres, d'autres font partie de certaines marches, sont engagés dans des mouvements ou associations, ont « une double casquette au niveau militant : j'ai vu des clowns qui éteignaient les lumières des néons, j'ai vu des clowns qui participaient aux manifs anti-TAFTA, pour la dépénalisation des drogues (marijuana). Je pourrais continuer longtemps, ça va de l'alter-mondialiste au pragmatique. »

Toutefois, il y en a d'autres « qui n'ont rien à voir avec tout ça, mais qui voulaient nous rejoindre juste parce qu'ils trouvaient ça rigolo, et point. C'est plus rare mais ça existe. (...) Dans le clown il y a une force d'interpellation qui est plus forte que dans le prosélytisme. »

Tout cela constitue des valeurs qui ne sont pas dans le clown, mais chez des gens qui font du clown.

Cela se comprend par les valeurs qu'ils partagent avec les zadistes : « on se bat contre le barrage et son monde ». « La ZAD n'est pas qu'un lieu de contestation et de lutte. En soi, une « zone à défendre » est un espace de création et d'invention extraordinaire. Cela part du principe que tout peut être remis en cause. » Grégoire Souchay liste ensuite les thèmes abordés de façon non-exhaustive : domination patriarcale, État, police, propriété privée, médias, vote, violence... « Une utopie concrète qui tente de vivre et d'exister, envers et contre tout. » (p 88, « *Sivens, le barrage de trop* »)

2 – Violence et non-violence, en théorie

La thématique de la violence est exacerbée dans les médias depuis la mort de Rémi Fraisse et les différentes manifestations contre la répression policière, et a pris d'autant plus d'importance

chez les manifestants.

Définitions de la violence et du pacifisme

Pour le Larousse, la non-violence est une « Doctrine qui refuse de faire de la violence un instrument politique. (Elle fut notamment pratiquée par Gandhi et par Martin Luther King.) »

Gandhi a affirmé que « La non-violence, qui est une qualité du cœur, ne peut pas résulter d'un appel au cerveau ». « La non-violence sous sa forme active consiste en une bienveillance envers tout ce qui existe. C'est l'Amour pur. »

Selon Martin Luther King : « La non-violence est une arme puissante et juste, qui tranche sans blesser et ennoblit l'homme qui la manie. C'est une épée qui guérit. »

Cela correspond aux discours des clowns activistes, qui agissent avec une intention bienveillante.

« La non-violence est un moyen pour faire face à des situations actuelles, aux tensions et aux conflits. Elle influence bien le résultat possible, mais la “fin” reste totalement ouverte. Elle ne se durcit pas, ni ne devient absolutiste en un “-ism” auquel les hommes devraient se soumettre. Cela signifie un effort constant pour engager les gens dans le processus de décision, et de les soumettre à la discipline qu'une telle participation significative implique, plutôt qu'à des pressions externes et institutionnelles. » (A.J. Muste)

On peut ici pointer les termes « activisme » et « militantisme », qui seraient radicaux dans leur appellation, et encore plus les adjectifs politiques et médiatiques ils sont affublés, de « terrorisme » à « djihadisme vert ». Cela donne une image inquiétante d'eux à la population, et fait preuve d'un amalgame sans limite. Notons que le « clownisme » n'a pas encore été répertorié dans les « extrémismes ».

Par ailleurs, comme nous l'avons vu dans le chapitre sur le politique, il y a chez eux un réel effort de partage et d'équilibre du processus décisionnel, cherchant à s'extraire des institutions et de leur pression. Leur mode de fonctionnement se rapproche de la non-violence selon A. J. Muste, et les attributions de noms en « -ism » inappropriées.

Violence

Le mot français « violence » vient du mot latin « vis » qui désigne d'abord la force sans égard à la légitimité de son usage.

Larousse la définit ainsi :

- Caractère de ce qui se manifeste, se produit ou produit ses effets avec une force intense,

brutale et souvent destructrice : Le vent souffle avec violence. La violence d'un choc.

- Caractère extrême d'un sentiment : Violence des passions.
- Caractère de quelqu'un qui est susceptible de recourir à la force brutale, qui est emporté, agressif : Quand il est ivre, il peut être d'une grande violence.
- Extrême véhémence, grande agressivité, grande brutalité dans les propos, le comportement : La violence de sa lettre nous fit peur.
- Abus de la force physique : User de violence.
- Ensemble des actes caractérisés par des abus de la force physique, des utilisations d'armes, des relations d'une extrême agressivité : Climat de violence.
- Contrainte, physique ou morale, exercée sur une personne en vue de l'inciter à réaliser un acte déterminé.

Pour Blandine Kriegel, la violence est « la force dérégulée qui porte atteinte à l'intégrité physique ou psychique pour mettre en cause dans un but de domination ou de destruction de l'humanité de l'individu . » Dans ce cas, que penser de la violence des manifestants ? Ils peuvent porter atteinte à l'intégrité physique ou psychique des membres des forces de l'ordre qu'ils attaquent, mais pas « dans un but de domination ni de destruction de l'humanité de l'individu ». Au contraire, ils souhaiteraient souvent voir davantage l'humain derrière le bouclier, et c'est le but des clowns que de le raviver.

Pour Isabelle et Bruno Eliat "la violence commence dès qu'il y a non-respect de la dignité d'un homme." La violence commence lorsque, dans mon regard, "l'autre" est tout-négatif. Sortir de la violence, c'est donc, en distinguant la personne et ses actes, reconnaître la dignité de toute personne. Les personnes dénigrant de manière systématique les forces de l'ordre, en les diabolisant, seraient donc violentes par là-même, et les clowns non puisqu'ils cherchent à comprendre et à compatir avec tou.te.s celles et ceux qui les entourent.

Michel Onfray repose le problème des violences structurelles, et des injustices économiques (précarité, pauvreté, inégalité, non répartition) :

« On aurait tort de braquer le projecteur sur les seules violences individuelles alors que tous les jours la violence des acteurs du système libéral fabrique les situations délétères dans lesquelles s'engouffrent ceux qui, perdus, sacrifiés, sans foi ni loi, sans éthique, sans valeurs, exposés aux rudesses d'une machine sociale qui les broie, se contentent de reproduire à leur degré, dans leur monde, les exactions de ceux qui (les) gouvernent et demeurent dans l'impunité. Si les violences dites légitimes cessaient, on pourrait enfin envisager la réduction des

violences dites illégitimes. »

Ainsi selon la définition classique de Max Weber dans « *Le Savant et le politique* » (1919), « l'État revendique le monopole de la violence légitime ». Historiquement, l'État moderne s'est construit en défaisant les autres groupes (féodaux, etc.) du droit d'utiliser la violence pour leur propre compte. Ce monopole peut être contesté (par la mafia, des groupes révolutionnaires ou des guérillas, ou encore par des « justiciers » ou « vigilants »). Déclarer le système répressif de l'État comme légitime et la résistance à l'ordre établi comme illégitime ne va pas de soi pour tout le monde, et c'est ce que contestent les militants que j'ai rencontrés.

3- Sur le terrain

Le terme « violence » est fréquemment utilisé, mais sa définition n'est pas claire dès que l'on se penche sur le sujet. Pour Nima, il faut la distinguer de l'usage de la force, la violence impliquant un « état d'esprit » avec un aspect « malsain ». Il semble que l'on puisse graduer l'usage et la définition de la violence de chaque partie : « Pousser une foule, c'est différent de donner des coups de matraque », ai-je entendu.

Il y a des slogans durs, violents, qui peuvent peut-être ressentis comme des insultes et inciter les forces de l'ordre à la violence. Il est d'autres types d'action difficilement classables, telles que se mettre à nu devant la police, acte spécifiquement et purement non-violent selon le point de vue des « Kamyapoil », mais cela peut être mal perçu comme par d'autres, ainsi que le démontrent les plaintes déposées par certains agents des forces de l'ordre.

Le fait de blesser quelqu'un, ou d'en prendre le risque est souvent considéré comme violent. « Qu'est-ce que la violence ? Pour moi c'est plutôt jeter des cailloux contre les flics. Saboter ou détruire des machines ce n'est pas vraiment de la violence. Tant que ça blesse personne je m'en fous. » (Pablo)

S'en prendre à des machines ou des lieux (comme les banques) est considéré comme un acte violent par certaines personnes seulement, et moins grave que de s'attaquer à des individus. Disons que le terme « casseur » est connoté négativement, diabolisé, et a dérivé de son sens de base, qui serait « des personnes qui ont délibérément cassé quelque chose ou lancé des projectiles sur quelqu'un pendant une manifestation ». Un manifestant m'a répondu à cela : « C'est une définition qui s'applique très bien aux CRS et gendarmes mobiles ! »

Plus que l'absence de violence, la définition de « pacifique », recherchée par un enquêté lors de son entretien, est la suivante : « qui aime la paix, favorable à la paix, tranquille, exempt de guerre », dans le dictionnaire en ligne Harris. La rédaction date de 1932-1935, mais il pense que c'est toujours d'actualité et ajoute : « "Qui fait la paix" oui je suis clairement un pacifique. » « Je crois qu'une des meilleures façon de pacifier, de faire paix, c'est de jouer à la guerre comme des gamins, des enfants, avec l'amour et la bienveillance qu'il y a dans le jeu, en restant fair-play. » Charlie est très engagé dans le clown activisme, qui est pour lui une solution heureuse au fait que beaucoup de personnes dites pacifiques, ne voulant pas blesser, se trouvent démunies car elles n'ont pas les outils ni les armes face aux situations violentes auxquelles elles sont confrontées.

La réflexion sur la définition des termes indique un souci de précision, et un grand intérêt pour ces thèmes importants aux yeux des manifestants.

En cas d'usage de la violence

Celles et ceux qui font usage de la violence le revendiquent comme réfléchi, un acte engagé et ciblé, et non un débordement incontrôlé d'émotions. « C'est-à-dire que s'il s'agit d'une manifestation contre le pouvoir bancaire et qu'on passe devant une banque ben il risque d'y avoir des pavés dans la banque... Il y a des manifestants qui vont être plus violents ou avoir un esprit de contradiction plus prononcé avec la police, d'ailleurs si y a pas de policiers y a souvent moins de violence, puisqu'il n'y a pas de symbole fort auquel les gens auraient envie de porter atteinte. » déclare Tom.

De surcroît, l'intérêt est médiatique, car peu de personnes entendent parler d'une manifestation qui n'a pas été violente, un objectif est donc de faire parler de sa cause (d'autres déplorent cette vision des choses, car ce sont les violences et non la revendication qui sont médiatisées). Il y a donc des intérêts à la provocation et à la violence de la part de certains groupes (militants ou étatiques), toujours en cherchant à ce que le camp adverse passe pour le « méchant » qui a commencé.

Un effet de groupe est tout de même souligné, l'agressivité ambiante pouvant amener des pacifistes à s'énervier, comme je l'ai vu dans le Tarn, soit contre les manifestants faisant preuve de violence, soit contre les forces de l'ordre. Ainsi, la violence des communistes est déclarée comme une réponse par la résistance à la violence de la répression policière, jamais une recherche ni un but.

L'un d'eux souligne la nécessité d'être attentif en tant que responsable au vécu des militants,

d'éviter l'affrontement si possible quand les manifestants n'y sont pas prêts, et l'importance de l'expérience de la manifestation et de la répression pour y réagir, la connaissance des codes communs, de la gestuelle à adopter, et du groupe composé d'individus, selon les risques que chacun est prêt à prendre. Andrea continue en comparant avec l'international :

« En Italie il y a des groupes, notamment les Autonomes, qui mettent en place des formations concrètes sur comment être physiquement dans un affrontement, qui fait quoi, chaque ligne a un rôle bien précis : les trois premières lignes ont un rôle bien précis, comment utiliser les drapeaux en tant qu'armes, de défense et d'attaque, comment tenir une banderole et réussir à soutenir un affrontement en même temps, donc y'a carrément des groupes qui se préparent à ça. Ces groupes souvent cherchent la violence, alors que nous on la cherche pas mais on la subit quand même. »

Dans un autre registre que les techniques des clowns, on constate une similitude dans la préparation aux actions militantes par la mise en situation, la répartition des rôles, et l'utilisation des différents éléments en place (matériels surtout).

Ressenti

Lors d'une situation de violence, le ressenti physique est une montée d'adrénaline, et une préoccupation pour soi et pour les camarades, copains, et alliés.

« Je n'arrivais pas à concevoir comment mon camarade, mon frère, mon pote était en prison alors que moi j'étais encore là en train de me battre. J'arrivais pas... Pour moi, nous on est tous pareils, on est un mouvement, on est une masse, et soit c'est tout le monde qui reste là avec nous, ou soit c'est tout le monde qui va en prison quoi. »
(Andrea)

Notons la solidarité, l'inquiétude pour les autres, et l'unité du groupe : une grande incohérence pour les manifestants que seul.e.s quelques-un.e.s soient arrêté.e.s, car tou.te.s sont engagé.e.s au même niveau. Ce discours se retrouve aussi chez les clowns.

« Après mentalement tu te motives en vrai, parce que tu vois que tu as réussi à faire peur à quelqu'un, t'as réussi à faire peur au pouvoir, le pouvoir il a peur, donc il t'a réprimé. [...] On a fait éclater la contradiction. [...] Et lui [l'État], sa réponse c'est la répression. [...] Et donc on a eu raison, même si on a subi pas mal de violence. »

Cette prise de conscience (ou interprétation?) du rapport de force en place, de ce que signifie cette répression pour l'État et pour le mouvement, motive car c'est une réussite dans le fait de recevoir une réponse même si celle-ci est une violente répression.

4 - Le clivage (types de manifestants et techniques du corps)²¹

Les tensions dans le camp à Sivens étaient palpables et audibles, les débats autour des méthodes éclataient régulièrement, surtout après la nouvelle de la mort de Rémi Fraisse, les partisans de la violence énervés et rancuniers, face aux pacifistes interprétant cette tragédie comme une confirmation de leur position, la violence n'amenant selon eux qu'à plus de violence.

Un énorme manque de tolérance est dénoncé par quelques-uns de nos interlocuteurs, entre ces deux camps, manque surtout de la part des violents, mais aussi des non-violents. Baptiste a la sensation que la violence gâche le mouvement, le dénature. Il se demande si « nous » (notre génération, notre mouvement?) avons un point de vue nouveau depuis ces dernières années. Dans la même veine, Charlie se sent « parfois un peu blasé de trucs qui marchent pas, un peu triste, en colère aussi », de voir la lacrymogène, les grenades utilisées contre les gens, et trouve cela très triste. « Blasé aussi de voir qu'il y a de la casse inutile ou des jets de bouteilles en verre, ça ne sert qu'à exciter tout le monde. » Il a mis en place une stratégie d'observation de la violence quand il ne peut pas intervenir pour essayer de calmer la situation, afin de mieux comprendre les différents acteurs pour être plus efficace en action clown, et prendre moins de risques grâce à sa connaissance du danger. Les incriminations sont donc portées à la fois à l'encontre de la violence policière et des actes jugés violents des manifestants.

Andrea porte la parole du communisme, avec son analyse particulière :

« Nous en tant qu'organisation mais moi aussi personnellement, je considère que les flics, c'est pas notre ennemi. L'ennemi c'est le système. » « Les flics représentent un gouvernement, qui représente lui-même une classe économique capitaliste, donc les flics c'est même pas notre ennemi secondaire, c'est notre ennemi je dirais tertiaire. » « Donc taper sur un flic pour taper sur un flic c'est pas révolutionnaire. »

La perception et l'interprétation personnelles ont donc une grande incidence sur la définition de la violence et sur les techniques du corps employées selon les valeurs de chacun. Mais elles ont aussi un impact sur la vision et la réaction aux actes pacifistes.

Ainsi, Pablo témoigne : « lors de la manifestation à Gaillac, les clowns ont fait plein de jeux, de chansons et il y a eu un retour positif des gens : "ah les clowns c'est bien que vous soyez là" », il a eu l'impression qu'il y avait vraiment une grande cohésion, de ramener de la joie dans une situation tendue. Le costume aide à être repéré comme pacificateur, point de repère pour les non-violents, et les personnes égarées ou apeurées dans une situation complexe et parfois dangereuse.

21 Voir annexe 4 (page 9) sur les différentes attitudes recensées en manifestation lorsque celle-ci dégénère en violence.

Par contre pendant les affrontements sur le site du Testet, au contraire, on leur avait reproché de protéger la police en se mettant entre eux et les zadistes, leur perception dépend du contexte.

Il se rappelle aussi qu'avant son entrée chez les clowns, pendant un défilé contre le Tafta, il y avait des clowns qui criaient : « A bas la démocratie ! Vive le Tatfa ! » de façon ironique. Cela l'avait dérangé, il l'avait senti comme une attaque, comme s'ils criaient contre eux, « déjà qu'il avait peu de personnes présentes. Ça peut tuer le mouvement dans l'œuf, et en effet ça a eu un effet plutôt négatif. Après le rôle des clowns est un peu complexe et subtil. »

5 - L'entente possible

Au début Pablo était "non-violent" (idéologiquement parlant), mais il a rencontré des gens « qui utilisaient la violence de façon très intelligente, qui avaient une réflexion sur les stratégies à adopter. Ils utilisaient la violence en tant qu'arme comme les autres, de façon réfléchie, et ils étaient des gens ouverts, pas des gens sectaires prêts à tout. Ils n'aiment pas la violence. Il la font parce qu'il y a une nécessité. »

Pour lui, chacun a ses raisons d'agir tel qu'il le fait. Si par exemple le slogan ou la pancarte « ACAB »²² - qu'il trouve horriblement généralisante - de certains manifestants dérange, il faut redoubler d'effort pour mettre plus de pancartes qui donnent un autre message. Selon lui, l'observateur « con » s'arrêtera sur un message mais l'observateur averti y verra la diversité, le fait que tout le monde ne pense pas pareil.

Pablo résume bien les nuances qu'il faut faire en classant les types de manifestants :

« La vision manichéenne du manifestant qui ne casse rien, qui ne fait de mal à personne et du manifestant méchant et casseur est fausse. Une des grandes actions non-violentes du Testet, c'est-à-dire de s'enterrer jusqu'au coup pour éviter que les machines de déboisement ne passent, a été réalisée par des gens qu'on pourrait qualifier auparavant de "violents". Et puis parfois il va y avoir des non-violents qui, dans une situation de nécessité absolue vont utiliser la violence. »

La complémentarité est souhaitée par une partie des manifestants, qu'ils se revendiquent violents ou non-violents. « Mais je pense que parfois elle peut être nécessaire comme "mode d'action parmi d'autres". Je dirais plutôt qu'il s'agit de penser une complémentarité entre les techniques non-violentes et violentes, mais c'est pas facile parce qu'il faut que les deux puissent coexister. Et puis le problème de la lutte, c'est que la violence va quand même déterminer le climat de la lutte, s'il y a des affrontements, il est difficile de faire une

²² « *All Cops Are Bastards* », soit « tous les flics sont des bâtards », d'ailleurs détournée par les clowns en « *All Cops Are Beautiful* », « tous les flics sont beaux ».

manifestation pacifique juste à côté. » (Pablo)

Il imagine que ces deux façons de penser et d'agir peuvent être complémentaires. Par exemple, idée entendue plusieurs fois à Sivens, des clowns ou des pacifiques qui détournent l'attention des forces de l'ordre et pendant ce temps des "gens plus entraînés" qui vont détruire le matériel de construction.

De réelles stratégies sont réfléchies et mises en place dans les manifestations et lors d'affrontements, ainsi Tom explique : « nous on assistait, certains essayaient de parler avec les flics, et on a empêché de se laisser prendre le terrain du dessus de la forêt par les flics sinon ils avaient l'avantage », sur le « front » les militants prenaient des risques, qu'ils soient violents ou non, à l'arrière la foule pacifique soutenait pas son effet de masse. Ou encore, Baptiste fait le parallèle avec des stratégies militaires lors des défilés : les « *block bloc* » sont là pour « percer dans les forces policières, surtout sur point pratique, il usent de la force pour faire avancer la manif, en première ligne, si considère groupe des manifestants comme une armée, ce sont ceux qui vont ouvrir les portes. »

Des exemples de solidarité nous ont été cités au cours des entretiens, et nous les avons nous-mêmes observés et vécus. « Si un non pacifiste se fait dégommer le pacifiste le relève », de plus, malgré le fait de ne pas partager les mêmes idées, on peut rester « solidaires et potes quand même, tout le monde est serviable avec tout le monde », dit Tom.

En formulant ses pensées, avec le recul, Baptiste se corrige et affirme que toutes les méthodes ont leur droit.

Les valeurs des individus manifestants sont fluctuantes et la violence côtoie le pacifisme selon les interactions qui ont lieu entre groupes de manifestants, entre individus et entre les manifestants et les forces de l'ordre. Selon les situations, des « *blacks blocs* » pourraient se montrer non-violents comme des pacifiques peuvent être amenés à employer la violence verbale ou physique. Ces valeurs et leur mise à l'épreuve spontanée à travers les interactions de la manifestation influent les techniques du corps que les manifestants seront amenés à arborer.

CONCLUSION

Le sous-titre de mon dossier préparatoire était : « Un forme de militantisme non-violent ? ». Ce questionnement a guidé ma trajectoire de recherche, et aujourd'hui ma réponse est : « Un militantisme pacifiste ». Parce que le clown activisme est militant : engagé, critique et réfléchi, même s'il détourne cela par l'usage de l'absurde et de la dérision. Et parce que la violence, et donc la non-violence, sont presque impossibles à définir, mais l'intention bienveillante du clown, son désir d'interroger et d'apaiser en font un pacifiste.

Il s'avère que la CIRCA n'est pas qu'un réseau de « petits rigolos » comme on pourrait le penser à première vue. Elle est intégrée à un réseau militant qui tient un argumentaire solide et complexe à propos de nombreux points de société. Si leur fonctionnement est complexe et paraît désorganisé, l'absence de chef n'est ni un sursaut de crise d'adolescence ni une absence de capacité ou de motivation à diriger, mais un choix réfléchi, part de l'expérimentation d'un autre mode de vie.

« Comment vivre ensemble, en société, à partir du moment où les règles communes deviennent illégitimes pour une partie de la population ? D'autant que cette remise en cause s'élargit sans cesse. « ZAD partout » est tagué à Roybon, en Isère, à Nantes, à Toulouse. Et même au-delà, en Europe, en Italie ou en Grèce. Mais il serait erroné de définir ce qui se joue à Sivers et ailleurs comme de simples luttes écologistes. La ZAD est une alternative en elle-même au monde qu'elle combat. »²³

Malgré les déconvenues de cette année, sa violence exacerbée, les expulsions et les procès, « la lutte continue ». Elle s'étend sur de nombreux fronts, se replie, s'adapte, faiblit puis reprend courage. L'utopie concrète que les clowns activistes tendent à vivre au quotidien leur permet de continuer à avancer, dans leur vie personnelle et militante.

« J'ai retrouvé l'espoir. Avant de rencontrer les clowns, j'avais plus d'espoir, j'étais avec des militants radicaux, et ça me convenait plus, ça me parlait plus, ça m'avait fait mal, très mal, et j'avais plus du tout d'espoir. C'est dur quand on n'a plus d'espoir. Et donc là c'est une renaissance, c'est que du bonheur. » (Capitaine Caverne)

Perspectives de recherches

L'ampleur de ces mouvements activistes, par le nombre de militant.e.s qui défendent ces idées et par la variété des revendications, ainsi que la manière dont ils s'imposent sur la scène sociale, en fait de nouveaux sujets de recherches intéressants et pertinents.

23 SOUCHAY, p. 88

En ce qui concerne les clown activisme, il convient de dresser un historique précis de ses grandes actions.

Il me paraît important pour la suite de décrire les types et usages de l'humour, à comparer avec d'autres types de satyres et de critiques politiques, ainsi que la vision de l'amour et de l'amour libre défendue par nombres de mes enquêté.e.s. Également l'aspect thérapeutique du clown, de même que la la confection des costumes (répertorier ce qui existe en s'aidant de photographies, à accompagner d'explications de la personne concernée et d'une mise en contexte), ainsi qu'une description ethnographique d'un week-end de clown activisme (et les grandes variantes possibles).

Il serait intéressant d'analyser le documentaire « *Les clowns contre-attaquent* » en l'approfondissant par des entretiens avec les clowns qui y figurent, ainsi que des textes écrits par les clowns (Le Grand Livre Rose, des comptes-rendus d'actions, etc...).

Pour mieux cerner leur conception du monde, discuter du paradigme selon lequel ils l'appréhendent, tout en comparant ce discours avec leur langage quotidien (opposition fréquente du « ils » et du « nous »). J'ai abordé ce sujet lors d'entretiens, et en ai tiré des informations complexes et longues à décortiquer, à utiliser pour une étude approfondie. L'idéal serait de faire schématiser sur papier leur perception du monde militant aux plus motivé.e.s.

Il convient évidemment de confronter tout cela avec le point de vue de certains acteurs importants : les forces de l'ordre, les médias, les autres formes de militantisme à détailler, etc...

Enfin, étudier les valeurs et faits qui permettent et encouragent le clown activisme, et ceux qui le réprime (liberté d'expression, importance des médias, politiques de sécurité).

Le mot de la fin

N'oubliez pas cette rengaine qui apporte joie et courage à toute la nation clownistanaïse (dont vous faites partie, même si vous ne le savez pas encore) : « *Smile is not dead* ²⁴ » !

24« Le sourire n'est pas mort », en référence au slogan « *Punk is not dead* ».

BIBLIOGRAPHIE ET FILMOGRAPHIE

- BONANGE Jean-Bernard, SYLVANDER Bertil, 2012 « *Voyage(s) sur la diagonale du clown. En compagnie du Bataclown* », ed L'Harmattan, coll Sur la diagonale du clown, Paris
- BOUDOT Martin, 2014 *Les clowns contre-attaquent*, (film documentaire) Spécial Investigation, 99 minutes.
- CEZARD Delphine, 2014 « *Les "Nouveaux" clowns. Approche sociologique de l'identité, de la profession et de l'art du clown aujourd'hui* », L'Harmattan, coll Logiques Sociales, Paris
- CLASTRES Pierre 1974, « *La société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique* », Paris, Les Editions de Minuit, 186 p.
- Les DESOBEISSANTS, 2011 « *Désobéir par le rire* », Le Pré Saint-Gervais, le passager clandestin, 62 p.
- ECKEN Claude, 2005 « *Le monde, tous droits réservés* », Paris, Le Biéla', 50 p.
- EVANS-PRITCHARD E. E., 1937 « *Les Nuer. Description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote* », Oxford, Gallimard (Ed. 1994), 301 p, notice bibliographique pour l'édition française, index, cahier 24 p illustrations.
- HEERS Jacques, 1983 « *Fêtes des fous et carnavals* », Fayard, Collection Pluriel, bibliographie, 315 p
- HOEBEL ADAMSON E., 1960, *The Cheyennes. Idians of the Great Plains*, New-York, Holt, Rinehart and Winston, 103 p., 2p. 4 planches noir et blanc, annexe, bibliographie, lectures recommandées
- GELL Alfred, 2009 [1998] « *L'Art et ses agents, une théorie anthropologique* », Les Presses du Réel, Paris, 356 p.
- JEANNEAU Laurent, LERNOULD Sébastien, 2008, « *Les nouveaux militants* », Paris, Les Petits matins, Illustrations, Postface, 252 p.
- JORDAN John, « Faire la guerre avec amour », *Vacarme* 2/ 2005 (n° 31), p. 34-37
- MAUSS Marcel, « *Essai sur les variations saisonnières des sociétés Eskimos* » dans *Sociologie et Anthropologie*, Mauss Marcel, Paris, PUF, (Coll. « Quadrige »), 1993 [1950].
- RAPHAEL Freddy (dir.), 2010 « *Humour et dérision* », Revue des Sciences sociales n°43, Université de Strasbourg, Laboratoire « Cultures et sociétés en Europe », 178 p.
- SOUCHAY Grégoire, LAIME Marc, 2015 « *Sivens, le barrage de trop* », Seuil et Reporterre, 135 p.
- VAN GENNEP Arnorld, 1909, « *Les rites de passage* », augmenté en 1969, édité en 1981 par A. et J. PICARD, Paris

ANNEXES

1 - Guide d'entretiens

Quelles valeurs sont portées par le clown activisme, et comment cela se retrouve-t-il dans ses modes de fonctionnement, ses actions et ses discours ? Comment utilise-il la non-violence pour s'engager et militer ?

Contextualisation

Événements récents : perception : Clowns effrayants, ZADs, Rémi, arrestations...

Refonte du Clownistan : comment ça fonctionnait avant ? Pourquoi cette réorganisation ?

Comment l'interrogé.e la perçoit ? Quelle place il ou elle y occupe ?

Réseau militant et clownesque

Non-violence J'ai compris lors de mon exploration que les clowns défendaient la non-violence. Est-ce le cas, dans leurs **discours** et dans leurs **actes** ? Comment **définissent**-ils la non-violence ? Se revendiquent-ils comme **pacifistes** ? Est-ce la mise en œuvre de la **recherche d'un idéal** ? Et si oui, selon quelles **modalités** ? Cet idéal est-il **commun** à tous les clowns ?

Quelles sont les **autres valeurs** défendues par les clowns ? Bienveillance, humour, humain, liberté ?

Dans quelles **causes** s'engagent-ils ? L'histoire du rire de contestation montre que l'humour utilisé pour des revendications politiques vise le pouvoir en place. Quels sont les exemples actuels de causes pour lesquelles militent ces clowns ? Forment-elles un ensemble logique, quels sont leurs points communs et leurs divergences ? Certains clowns peuvent être plus sensibles à certains sujets que d'autres, et l'on peut supposer qu'ils **choisissent** des lieux ou thèmes de lutte : sur quels **critères** ?

Que se passe-t-il pour les personnes lorsqu'elles sortent de leur personnage de clown ? S'engagent-elles au **quotidien** ? Mènent-elles d'autres actions sans leur nez rouge ?

Actions : entre « **performance** » et « **manifestation** »

Quel sont leurs modes de **fonctionnement** privilégiés ? Déroulé des opérations, organisation interne et avec le reste de la « sphère militante », hiérarchisation des rôles et des tâches (ou son absence), modes de communication, sont-ils influencés par les valeurs prônées ? Sont-ils cohérents ?

Forme de **l'association** ? Loi 1901 ? Pourquoi non ?

Les codes et valeurs communs laissent présager qu'un sentiment **d'appartenance** lie le groupe des clowns activistes. Est-ce le cas ? Ce lien est-il **fort, durable** ? Sort-il du **cadre** des actions clownesques ? Sur quoi est-il basé ? Quels sont leurs critères **d'identification** ? Se **reconnaissent**-ils par des objets matériels, des comportements, un réseau de connaissances, un objectif ?

Identification par le nom propre : Camille, Rémi, nom de clown, surnom...

Nom commun : casseur, caillasseur, clown, pacifiste, zadiste, militant, manifestant, activiste, djihadiste vert, terroriste, black bloc

Les codes vestimentaires, gestuels, culturels, alimentaires, consommation...

Musique, production artistique, imagerie (tags, affiche, images internet)

ralliement : Le symbole, le.s martyr.s, les slogans, les idées,

Quelles sont la place et la fonction des clowns dans la **sphère militante** ? A qui sont-ils reliés ? Peut-on parler de réseau, de système, d'éco-système ?

schéma demander à certains informateurs motivés de me schématiser leur représentation du réseau militant, et pourquoi pas aussi interne aux clowns, et de s'y placer.

Communication visuelle, leurs productions artistiques, et leur impact accompagné de celui de leurs actions sur le reste de la sphère militante, sur leurs opposants, et sur les passants, les citoyens « lambda ». Comment leur **message** est-il perçu ? Sont-ils **méconnus** ? Il me paraît important de sonder leur visibilité face au grand public et la façon dont ils sont perçus, pour connaître l'impact de

leurs actions et de leurs revendications.

Dichotomie « système dominant / résistance populaire » est un **paradigme**, un point de vue. Se retrouve-t-elle dans le discours des clowns ? Est-elle généralisable ? Il est assez aisé de classer les résistances et engagements qui se revendiquent comme tels, mais qu'en est-il des autres ?

Peut-on définir une catégorie et y classer des cultures, des personnes, des groupes sociaux, des pratiques, sans que ce soit leur perception ?

S'intéresser aux actes, à leurs **conséquences** et leur **place dans le système** dominant, leur lien avec d'autres actions alternatives, et les valeurs qui y sont placées par les acteurs (ou individus, groupes, agents ?).

Rapports, relations, perceptions : avec les autres acteurs des luttes (Zadistes + clowns + manifestants + casseurs + police + extrême-droite + médias officiels et indépendants)

Médias

Comment sont reçus ZAD + clowns ? Point de vue sur mouvements

Rapport à la violence. Zadistes + clowns + manifestants + casseurs + police + extrême-droite

Police

Idem

Policiers en civil. Récents événements et jugements.

(Extrême)Droite

Idem.

Pourquoi veulent-ils en faire partie ?

2 - Mon témoignage pour le procès en appel de Charlie

Je témoigne ce jour en tant qu'amie et ethnologue, réalisant cette année mon mémoire sur le clown activisme. Mémoire tourné autour de la notion de non-violence, autant dans sa conception que dans sa mise en actes, car elle est le fondement même de la démarche des clowns, et de Charlie.

Dans un entretien du 26 novembre 2014, il déclarait vouloir apporter « de la joie, du rire, du bonheur chez les manifestants et les forces de répression ou de l'ordre », « éviter que les tensions montent inutilement ».

En regardant ce jour-là la définition de "pacifique", voici comment il se définit : « "qui aime la paix, favorable à la paix, tranquille, exempt de guerre" Harris. Ça date de 32-35. Je pense que c'est toujours d'actualité. "Qui fait la paix" : oui je suis clairement un pacifique. » La violence va à l'encontre de sa façon d'être, de son mode de vie et des valeurs qu'il y défend chaque jour, très engagé dans le réseau des clowns en France.

Et c'est effectivement ce que j'ai pu observer de Charlie et des clowns militants, depuis un an que je les connais et six mois que je passe autant de temps que possible avec eux. Je les ai vus mettre en œuvre des outils de communication pour que chacun ait la parole, discuter et chercher à se comprendre jusqu'à arriver au consensus pour chaque décision à prendre, commencer leurs journées par des massages collectifs et les finir en chansons, apprendre à vivre ensemble dans le respect du groupe et de chacun de ses membres. Je les ai écoutés débattre du sens et des moyens employés en actions et en manifestations pour être certains que la portée de leurs actes et de leurs discours ne blesse physiquement ni psychologiquement personne. J'ai ressenti le bien-être que peut apporter le clown, celui de l'être et celui de les côtoyer, au quotidien comme dans les situations de tension.

Parce que la base du clown, c'est la bienveillance, c'est-à-dire la « disposition affective d'une volonté qui vise le bien et le bonheur d'autrui » (*Centre national de ressources textuelles et lexicales*).

Il est impensable que Charlie, sensible et le cœur sur la main, ait pu lancer autre chose que de l'amour, des sourires et des fleurs à des agents des forces de l'ordre (ou à qui que ce soit d'autre), ce 1er novembre (ou un autre jour).

3 - Extraits des notes de terrain : Atelier sur la non-violence

ZAD du Testet, 26 octobre 2014

Après une nuit glaciale et humide, le soleil matinal réchauffe les âmes et un thé autour du feu de camp est le bienvenu. Je passe voir les clowns, toujours fidèles à eux-mêmes, et j'entends parler d'un atelier sur la non-violence organisé par Sans Dec'.

Lorsque nous sommes suffisamment nombreux, chacun se présente, et des profils différents apparaissent, certaines personnes ayant une pratique poussée de la non-violence, d'autres s'y intéressant seulement.

Nous commençons par un débat mouvant, qui consiste à se placer dans l'espace selon quatre axes : violent, non-violent, cap, ou pas cap, selon si l'on juge l'action énoncée par Sans Dec' violente ou non, et si l'on se sent prêt à y participer. La simulation tourne autour de situations qui se présentent à la ZAD du Testet, cela nous aide à visualiser l'action, et suppose que chacun est engagé en faveur de cette cause.

Ce que j'ai retenu de nos discussions me paraît assez intéressant pour être partagé ici. Tout d'abord, les définitions de la violence sont multiples, et s'échelonnent sur divers degrés : plus on avance dans les actions, plus la situation est tendue et demande des mesures de plus en plus radicales, plus nombreuses sont les personnes qui jugent les actions violentes. Mais aucune limite claire et unanime entre violence et non-violence n'a pu être établie. Des personnes se revendiquant non-violentes n'ont pas non plus les mêmes limites d'actions.

La perception de la violence semble changer en fonction du contexte : les cas de légitime défense sont bien sûrs abordés, atténuant ou justifiant une action jugée violente dans un autre contexte. La réponse à la violence « d'en face » est également pour un nombre de personnes plus élevé que je ne l'aurais pensé une justification et atténuation d'actes violents. Par exemple, jeter un caillou sur quelqu'un relève de la violence, mais cela n'est pas jugé grave, ni même violent, si ce caillou est jeté sur des personnes dont l'uniforme les protège de tout risque de blessure, et dérisoire quand ces opposants lacent des grenades assourdissantes et des lacrymogènes.

La question de la perception de nos actes par la personne d'en face est importante. L'exemple de la nudité l'illustre bien : se présenter entièrement nu devant un peloton de CRS pour afficher notre pacifisme est déclaré comme un exemple très fort de non-violence, mais pour ceux d'en face cela bafoue les normes sociales, attente à la pudeur, et peut choquer psychologiquement. La preuve, des policiers ont porté plainte après les actions « Camille à poil » à Notre-Dame-Des-Landes.

Les conséquences directes telles que le risque de blessures font partie intégrante de la définition de la violence. Mais les conséquences indirectes sont parfois prises en compte, comme empêcher quelqu'un de travailler en s'enchaînant aux grilles d'une entreprise, ou en faisant perdre de l'argent par la destruction de matériel qui pourrait se solder par des licenciements.

Le feu est lui aussi un élément ambigu car il peut être vu comme simple élément naturel ou comme un danger potentiel. Globalement, personne n'envisage de l'utiliser dans une zone à risque élevé, et il est privilégié pour enflammer une barricade afin de ralentir le plus possible les forces de l'ordre et engins de chantiers qui doivent recourir aux pompiers, surtout si cela donne aux ZADistes le temps de s'organiser. Cependant, le feu renvoie dans l'imaginaire à quelque chose de dangereux, d'effrayant, de violent, et il est des personnes qui refusent de l'utiliser à cause de l'atmosphère qu'il va mettre en place.

L'ambiance est une donnée importante des combats militants, elle influe grandement sur le ressenti, un même slogan scandé par un groupe de nudistes au milieu d'un champ n'aura pas le même impact que s'il est crié par des « cagoulés » au milieu des nuages de fumée. La tension souvent déjà présente dès le début peut se renforcer très rapidement et amener à la violence si elle n'est pas désamorcée. Le contexte, la perception et les émotions sont donc nécessaires pour juger de la violence d'une action.

Environ la moitié des personnes présentes à l'atelier (une cinquantaine vers la fin) déclarent vouloir éviter la violence au maximum, mais prêtes à agir d'une façon qu'elles définissent violente si le contexte les y pousse, si elles ne voient pas d'autres alternatives pour défendre leurs idées.

Puisque nos définitions sont différentes selon les personnes et les actions, il n'est pas étonnant que les débats entre violents et non-violents soient si stériles. Peut-être devrions-nous en discuter seulement en termes concrets, en faisant nos choix selon chaque situation, nous assurant que l'autre ait compris notre point de vue et les conséquences de ses actes, pour pouvoir nous coordonner malgré nos divergences de méthodes.

J'ai l'impression que les tensions internes si fortes sur la ZAD sont dues au cadre violent de la ligne de front, mais aussi au fait que nous nous battons « contre » un projet. L'hostilité est présente dans l'énoncé même de notre cause, prend de l'ampleur et se répand dans le groupe. Toutes ces personnes qui se disputent ou ont des débats tendus sans parvenir à s'accorder ont en réalité le même objectif, et ont tendance à le perdre de vue. Je le sais, je l'ai vécu. Avec le recul, je me sens stupide. Nous ne devons pas oublier que nous ne nous battons pas seulement contre un projet de barrage, mais pour un avenir plus sain, plus juste, où nature et humain auraient leur place, dans le

respect mutuel. Les tensions nous font agir contre cet idéal commun que nous tentons de créer en empêchant des projets inutiles et imposés de voir le jour. Rappelons-nous ce qui nous unit, et rappelons-nous ce POUR quoi nous agissons, pas uniquement ce CONTRE quoi nous sommes rassemblés.

Lors de cet exercice, une jeune fille nous interrompt en annonçant la rumeur d'un mort pendant la nuit. Un silence lourd s'abat un instant sur nous, et puis Sans Dec' reprend ses esprits, demandant des sources. Ce serait peut-être passé à la radio, on ne sait pas trop. L'une des participantes affirme avoir été de veille toute la nuit, aucune hospitalisation déclarée. Cette nouvelle est si choquante qu'elle me paraît absurde, impossible, et je la chasse vite dans un coin de ma tête quand Sans Dec' annonce la poursuite de l'atelier, invitant ceux qui veulent vérifier l'information à y aller.

Nous nous lançons dans un exercice de simulation de barrage de police, bloquant l'accès aux travaux de déboisement auxquels un groupe d'activistes essaie d'accéder pour stopper les machines. Cela a beau être un jeu de rôles en personnes s'intéressant à la non-violence et tentant de l'appliquer, la tension monte très vite, une sensation de malaise peut envahir les acteurs CRS comme les acteurs militants, et c'est quelque peu perturbant.

La différence notable entre le succès ou l'échec d'un groupe est l'organisation. Avoir un plan et s'y tenir, tous solidaires, c'est la base du passage en force des manifestants et de la résistance des forces de l'ordre. Le premier qui fait perdre sa concentration et sa cohésion à l'autre a gagné, s'il saute sur l'occasion pour en profiter.

Le brouhaha de manifestants qui tentent d'ouvrir le dialogue avec chaque CRS, tandis que leur chef est occupé par d'autres plus loin, permet de les déconcentrer suffisamment pour que, dès qu'ils bougent leur barrage dans le but de repousser les envahisseurs, ceux-ci puissent se faufiler à travers leurs failles. Je joue les forces de l'ordre quand les manifestants simulés réussissent à nous désorganiser, une personne plonge d'un coup près de mes jambes pour passer à quatre pattes, je me tourne vers elle pour tenter de l'arrêter, cela me fait perdre l'équilibre, un autre passe de l'autre côté, et je suis tombé, entendant derrière moi les cris de victoire des manifestants courant tous vers les machines imaginaires.

Le débriefing donne de l'importance au ressenti, car militants et forces de l'ordre sont humains, et montre que cela impacte sur toutes nos actions. Outre l'organisation et la nécessité de saisir l'occasion qui se présente, nous remarquons qu'un simple groupe non armé mais uni qui

s'avance en masse (même une dizaine de personnes) suffit pour être inquiétant, oppressant, et peut être ressenti comme une violence. Cela fait monter le stress, l'agressivité, qui se communique et se renforce entre les parties opposées, menant vite à de la dureté et à un risque de violence physique. Cela peut être désamorcé par la parole, si chacun explique ce qu'il fait ou ce qu'il va faire, et ses raisons.

Nous sommes perturbés par une dispute entre chiens près de nous, qui débouche sur une dispute entre humains, dont l'un a voulu donner des coups de pieds à un animal, défendu à grands cris par sa maîtresse. Charlie chausse son nez rouge, passe parmi eux calmement, on le voit essayer d'ouvrir le dialogue, d'apaiser le conflit, mais après plusieurs minutes de cris, il abandonne et s'éloigne d'une démarche triste. Ces tensions omniprésentes me pèsent énormément, mon ventre est une boule de nerfs constante, je barricade une partie de mes émotions pour tenir le coup et je déteste ça.

Non-violent : ce serait le fait de ne rien faire de violent (dans les actes en soi, ce qui provoque de nombreux débats, selon la perception...)

Pacifique : agir avec la volonté d'apaiser, c'est dans l'objectif.

4 - Extraits des notes de terrain : Attitudes corporelles en manifestation

Face aux forces de l'ordre, de nombreux comportements ont été observés sur le terrain :

- Lancer des cailloux, à la main ou avec une raquette de tennis, aussi utilisée pour renvoyer des grenades ;
- Crier, menacer, insulter ;
- Hurlements imitant des loups, souvent repris en chœur par le groupe ;
- Poings levés, doigts d'honneur, bras d'honneur ;
- Chaîne humaine entre les CRS qui chargent et la place occupée par les manifestants, en criant « Non-violence ! Non-violence ! » (et risquer de se faire gazer aussitôt, comme tout le reste de la place), se tenir les mains pour faire un bloc, en cas d'encerclement entre autres ;
- Courir, fuir, mettre ses mains sur son nez et son visage pour se protéger, se cacher derrière un arbre pour ceux qui luttent dans la forêt, tousser, chercher des amis pour se regrouper, se rassurer, et s'assurer qu'ils vont bien ;
- Distribuer eau, sérum physiologique, citron et terre humide (tout cela pour réduire les effets du gaz lacrymogène) ;
- Se placer à l'écart pour observer et analyser la situation ;
- Construire des barricades en barrières, palettes, pneus et autres, et les enflammer ;
- Jouer d'un instrument de musique, et danser autour ;
- S'avancer dans les affrontements à visage découvert et tenter d'ouvrir le dialogue avec les forces de l'ordre, et/ou avec les manifestants faisant preuve de violence ;
- Jouer, tourner en ridicule la situation, singer les attitudes des forces de l'ordre ou des manifestants, utiliser le burlesque pour en faire ressortir l'absurdité, développer l'aspect humain de la situation pour tenter de la calmer ;
- User de son poids mort comme défense en dernier recours (pour ne pas se faire attraper).

5 – Glossaire

Activisme Voir chapitre « Non-violence ? », page 66.

Black bloc Terme toujours utilisé en anglais, signifiant « bloc noir », afin de désigner un mouvement activiste international qui utilise la violence et le spectaculaire pour faire parler de leurs revendications dans les médias. Ils sont caractérisés par les vêtements entièrement noirs, cagoules assorties, d'où leur nom. L'image revêt une importance capitale pour eux.

Caillasseur Mot utilisé sur la ZAD du Testet pour désigner ceux et celles qui jettent des cailloux (« caillasses » en langage familier) sur les forces de l'ordre. Pas nécessairement péjoratif, dépend de la personne qui l'emploie et de sa philosophie d'action.

Camille Nom (neutre au niveau du genre) pris par tou.te.s les zadistes pour répondre aux médias de manière anonyme, aujourd'hui utilisé par les partisans du mouvement pour s'anonymiser de manière générale : se présenter à quelqu'un en qui ils n'ont pas forcément confiance, sur les réseaux sociaux, etc... Les zadistes sont donc parfois appelé.e.s « les Camille ».

CIRCA ou Art-Nez Voir « Introduction » page 1, et « Présentation des clowns », page 23.

Clowner Le moment où on est en état de clown, dans le rôle de son personnage (avec sa personnalité, sa voix, ses attitudes). On y entre en chaussant le nez rouge (en le portant), avec un temps de concentration pudique (ça ne se fait pas à la vue de tou.te.s). Il s'agit d'un état hors des normes sociales habituelles, à la sensibilité exacerbée, et sans refus : un clown dit toujours « oui » (mais risque d'accepter et d'obéir d'une façon différente que vous l'aviez imaginée, parce qu'il est benêt, prend tout au pied de la lettre et « sur-obéit », ce qui est très déroutant pour les forces de l'ordre). L'acteur redevient lui-même en déchaussant le nez.

Clownistan Voir chapitre « Présentation des clowns », page 24.

Copains Les réseaux militants utilisent des termes pour se désigner entre eux comme faisant partie du même « camp », en généralisant quelque peu, en estompant les différences de points de vue et de méthodes pour chercher une convergence, une unité. Les clowns et les militants hors-institutions, comme les zadistes (d'après ce que j'ai vu), se nomment « copains » et « copines ».

C'est l'équivalent de « camarades » chez les communistes, ou de « frères et sœurs » ou « frangins et frangines » au sein du mouvement Rainbow.

Déformation « On ne se forme pas au clown, on se déforme. » Ainsi, les formations deviennent des « déformations » et les animateurs des « déformateurs ». J'ai repris ce langage dans mon mémoire car il est presque systématiquement utilisé sur mon terrain, donc plus proche de la réalité et de la manière de penser des clowns activistes.

G.P.I.I. Grand Projet Inutile et Imposé : Il s'agit des projets d'aménagement du territoire contestés, sur les sites desquels naissent les ZAD. Une carte en a été dressée, présentée sur le poster en annexe.

Kamyapoil Surnom donné à l'opération « Camille à poil » et à celles et ceux qui y ont participé (consistant à avancer entièrement nu.e.s devant les forces de l'ordre à Notre-Dame-des-Landes). Un procès de deux d'entre eux a eu lieu le 07 janvier 2015 à Rennes.

Militantisme Voir chapitre « Non-violence ? », page 66.

NDDL Le raccourci usuel pour la commune de Notre-Dame-des-Landes, autant que pour la ZAD qui y vit.

TAFTA/TTIP Traité transatlantique ultra-libéral en cours de négociation : commercial, il amènerait à la privatisation et à la disparition des services publics, réduirait les droits du travail, donnant un pouvoir sans précédent aux multinationales.

ZAD Au départ « Zone d'Aménagement Différé », le projet est contesté par des militants qui s'y installent et la déclarent « Zone A Défendre », parfois dérivée en « Zone d'Autonomie Durable » et autres jeux de mots. Dans ce mémoire, et la plupart du temps dans l'usage militant, il s'agit du lieu de lutte considéré comme zone à défendre.

Actuellement, on recense la ZAD anti-aéroport à NDDL, celle récemment expulsée mais pas abandonnée du Testet contre le barrage de Sivens, une autre à Roybon s'oppose à la construction d'un Center Parcs, et la dernière née sur l'île d'Oléron contre l'industrie de l'huître.

Ses habitant.e.s et sympathisant.e.s qui s'y activent sont appelé.e.s « zadistes ».

RECHERCHE SUR LE CLOWN ACTIVISME

POURQUOI?



QUI?

Le réseau français des clowns activistes, la CIRCA France.

D'autres types de militants, des manifestants, des anarchistes et des communistes, certains proches des clowns

Des zadistes et des squateurs, dont les lieux de vie et de lutte accueillent les événements clownsques

QUOI?

VALEURS: violence, pacifisme, bienveillance, amour

MILITANTISME
activisme, politique,

réseau

CLOWN

Humain, humour, dérision

QUAND?

Chronologie de mes terrains

mai 2014	Montpellier - L'Utopia 01 Week-end de déformation
juillet	ZAD Notre-Dame-des-Landes Rassemblement « Convergence »
octobre	Strasbourg Manifestation anti-TAFTA (sans clowns) ZAD du Testet Rassemblement Gaillac Manifestation en hommage à Rémi Fraisse
novembre	Tours - CEMEA Réunion inter-brigades Création du Gouverne-vrai Strasbourg - Maison Minir Déformation clown
décembre	Paris - Hangar 21 Soirée de découverte
janvier 2015	Strasbourg CEMEA Déformation clown Paris Déformation de nez-formateurs
février	Montpellier - L'Utopia 02 Stage "Clowns au tribunal"
avril	Strasbourg Manifestation anti-austérité Tentative d'occupation du Patio

OU?



Carte des projets contestés répertoriés par le NPA



Carte de mes terrains

Comparaisons



Lectures: ethnologie et militantisme

COMMENT?

Observation participante



Entretiens
semi-directifs



Observation participante, ZAD du Testet, 25 octobre 2014
Crédit photo: B. Soubra